

Ellébore présente

# Chansons pour une Ville en guerre

## Les cahiers du spectacle

Pour aller  
plus loin



Chansons pour une ville en guerre - Les cahiers du spectacle - Dominique Boulmer - "Le Gâse" 2014





## Tableaux et chansons

### 1. L'entrée aux enfers

#### Présentations au gourbi

Extrait des cahiers d'Albert Filoche  
musique : Philippe Cabaud

### 2. Albert Filoche, brancardier mayennais

#### La Chanson des Éclopés

Air : A Saint-Lazare d'Aristide Bruant

### 3. Le Rire dans les tranchées, la censure

Extrait de la chanson **Souvenirs d'Argonne**  
Jean Deymon, sur l'air de «Sous Napoléon»

Extrait de la chanson **Le Pinard**  
Louis Bousquet / Georges Piquet 1916

#### De la Tranchée

Vincent Hyspa, sur l'air de «Lettre tendre»  
(Harry Fragson).

### 4. Les prisonniers allemands dans la ville

**Argonnerwald um Mitternacht**  
Dans la forêt d'Argonne à minuit  
(Chanson allemande)

### 5. Des nouvelles du champ de bataille

**Les pissenlits** (Albert Filoche) : lecture.  
Moissons Rouges (l'Oribus)

**La butte rouge** 1919  
Paroles de Montéhus, musique de Georges Krier

### 6. La vie continue ; la mode s'adapte...

**Lettre d'une coquette à son Poilu**  
P. Fichter (Le Rigolboche, 10 janvier 1916.)  
Musique : Marianne Bloquel

### 7. Recyclage des valeurs morales

Extrait de « **Fais ce que dois** »,  
Pièce de François Coppée 1871

### 8. Les bienfaits du progrès technique

**A la Jules Verne**  
Citations de Henri Lavedan, janvier 1915  
Les grandes heures (1920)

### La Mitrailleuse

Extrait d'un cahier de chansons angevin  
Lucien Boyer, musique : Denis Le Vraux

### 9 - Les femmes vues du front

**Je vais mourir...** (Premier assaut, extrait)  
Herman Grégoire -L'Ambulance n° 54, 1918

**Bouquet à l'Aimée – J'ai cueilli pour vous...**  
De Jean Sapeur (5<sup>ème</sup> Génie, sur le front, 10/1915)  
Air : Le Temps des Cerises de Antoine Renard

### 10. Cartes postales et bons sentiments

**Si j'avais des ailes**  
J. Georges, F. Trémel

### 11. Casernes et quartiers chauds : la rue Ste-Catherine

**La rue de la Manutention**  
Paroles de Louis Bousquet 1919  
Musique de Louis Izoird et Léon Raiter

### 12. Le rôle des femmes dans l'économie de guerre

Extrait de «**Les mains bénies**» (Théodore Botrel)  
**La grève des mères**  
Montéhus / Chantegrelet 1905  
Extrait d'un cahier de chansons de Trélazé

### 13. Réfractaires et chansons de révoltes

**La chanson de Craonne** 1917  
Chanson anonyme.  
Musique : Adhémar Sablon, 1911

### 14. Rêves de paix

**La société des nations** (26/04/1918)  
**La guerre** (08/07/1915)  
Journal d'Albert Filoche (extraits)  
Moissons Rouges (l'Oribus)

**La paix universelle**  
extrait d'un cahier de chansons angevin-  
Sur l'air de : Un oiseau qui vient de France  
Musique : Frédéric Boissière

### Après l'échange avec le public

**La complainte des trois soldats**  
Dominique Boulmer / Denis Le Vraux

## Chansons pour une ville en guerre

### Les cahiers du spectacle

Notre spectacle est conçu pour donner en un peu plus d'une heure une vue sensible et riche de la vie pendant la Grande Guerre, sur le front et loin du front. Il est suivi d'un échange avec le public. Le but de ce portefeuille est de vous permettre de poursuivre ou d'anticiper cet échange.

Chaque cahier s'organise autour du texte du spectacle (page 1) et d'une chanson (page 4). La double page intérieure explore le thème à partir de quelques documents utilisés pour la création du spectacle.

#### **Cahier 1 - Et cependant, la vie continue...**

Chanson : *Lettre d'une coquette à son poilu*

Loin du front, comment la guerre est-elle présente ? A côté des restrictions, des réquisitions, des activités que la guerre impose, quelle place pour la vie ordinaire ?

#### **Cahier 2 - La morale et les bons sentiments**

Chanson : *Si j'avais des ailes*

Un curieux mélange de rigueur morale et de bons sentiments règne dans la population. Morale et bons sentiments sont-elles un socle, un point de repère immuable ; ou sont-elles perverties par ce climat de guerre ?

#### **Cahier 3 - Le rire et la censure**

Chanson : *Dans la tranchée*

Avons-nous raison ou tort de laisser tant de place au rire dans ce spectacle sur une des guerres les plus effroyables ? Le rire est-il un outil pour déjouer la censure, ou pour la conforter ?

#### **Cahier 4 - Rêve de paix**

Chanson : *La paix universelle*

Des suites de la Grande Guerre, nous retenons l'échec de la Société des Nations. Est-ce l'échec du pacifisme juridique, ou seulement celui de "la guerre du droit" que prétendaient mener les alliés ?

*Deux autres thèmes sans cahier :*

#### **Albert Filoche, témoin ou veilleur ?**

**Document** : "Moissons Rouges, Albert Filoche brancardier au 124e RI" (L'Oribus 2004).

Chanson : *La chanson des éclopés*

Que peut nous apprendre un témoin sur le drame qu'il a vécu ? N'est-ce qu'un destin personnel qu'il revient à l'historien de situer parmi des millions d'autres ? Ou sa pensée peut-elle nous aider à comprendre et interroger ce qu'il vit et ce que nous vivons ? Filoche est-il pour nous un "lanceur d'alerte" ?

#### **Les femmes dans la guerre**

Chanson : *La grève des mères*

Avant 1914, les femmes étaient déjà au travail, certaines demandaient le droit de vote. Comme en témoigne cette chanson de 1905, elles avaient déjà un regard politique sur la société. La guerre a-t-elle fait progresser leur condition ou n'a-t-elle fait qu'enraciner leur demande d'émancipation, comme ce fut le cas pour les peuples colonisés en 1945 ?

## Pour lire les cahiers

Chaque cahier traite un thème et comporte :

- page 1 : les extraits du dialogue qui abordent ce thème
- pages intérieures : le thème décliné à partir des sources
- page 4 : la chanson correspondante

Pour visualiser la composition des cahiers :

- choisissez d'afficher 2 pages par vue

## Pour imprimer les cahiers

Pour imprimer un cahier, dans un atelier de photocopie :

1. Sélectionnez ou indiquez les 4 pages du cahier choisi (6-9 ; 12-15 ; 18-21 ; 24-27 )
2. Choisissez ou demandez l'impression en « livret » (sur format A3, 4 pages recto-verso, niveaux de gris)

Pour imprimer la chemise dans laquelle ranger les cahiers :

1. Sélectionnez ou indiquez la séquence 1,3,2,29
2. Choisissez ou demandez l'impression en « livret » (le recto peut être imprimé en couleurs)

Pour imprimer l'ensemble en continu sans les intercalaires :

Copiez et collez la séquence : 1,3,6-9,12-15,18-21,24-27,2,29

*de la fange des tranchées trois soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang mêlé des ennemis d'hier sans pardon nous ne voulons de frontières que celles qu'on prend de travers la fraternité demain, c'est notre drapeau de la fange des tranchées dix soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang mêlé des ennemis d'hier sans pardon nous ne voulons de frontières que celles qu'on prend de travers la fraternité demain, c'est notre drapeau de la fange des tranchées cent soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang*



# Les cahiers du spectacle

Cahier 1 - Et cependant, la vie continue... →

Cahier 2 - La morale et les bons sentiments

Cahier 3 - Le rire et la censure

Cahier 4 - Rêve de paix

page 1 : 6<sup>ème</sup> tableau

page 2 : les coquettes et la mode parisienne

page 3 : la vie loin du front

page 4 : « Lettre d'une coquette à son poilu »

*Impression « livret » : sélectionnez les pages 6 à 9*

*de la fange des tranchées trois soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémil des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang mêlé des ennemis d'hier sans pardon nous ne voulons de frontières que celles qu'on prend de travers la fraternité demain, c'est notre drapeau de la fange des tranchées dix soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémil des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang mêlé des ennemis d'hier sans pardon nous ne voulons de frontières que celles qu'on prend de travers la fraternité demain, c'est notre drapeau de la fange des tranchées cent soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémil des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang*



Et cependant, la vie continue...

DENIS - Personne ne s'habitue jamais aux listes de décès dans les journaux, au maire qu'on voit courir les routes pour annoncer la mauvaise nouvelle aux parents, à l'épouse, aux enfants,

PHILIPPE - Dans les campagnes, on supporte de moins en moins bien les réquisitions : le bétail, le blé, le vin, les pommes de terre, que chacun doit fournir pour nourrir les armées.

JANOU - On parle beaucoup, en ville comme en campagne, des restrictions qui s'aggravent tandis que la guerre se prolonge :

ANNIC - du pain national, fait de son, en bonne partie,

DENIS - des jours sans viande,

PHILIPPE - de la limitation de l'éclairage public...

DOMINIQUE - Et cependant, la vie continue. La ville qui s'afflige de ses absents et s'active autour de ses réfugiés, de ses blessés, de ses garnisons, conserve les atours d'une ville de province. Aux abords du théâtre, la rue de la Paix est plus tranquille que jamais et, de l'autre côté du pont neuf, les promenades de Changé, plantées sur l'ancien lit de la Mayenne, sont toujours un lieu de rencontre obligé pour les bonnes familles de Laval, le dimanche et les soirs d'été.

JANOU - Dans les revues, dans les vitrines, la mode côtoie la réclame pour toutes sortes de produits destinés à nos chers soldats.

ANNIC - Parfois, c'est écrit : « pur de tout mélange allemand », à la manière des aspirines de l'Usine du Rhône.

JANOU - Oh, ma chère, savez-vous ? J'ai des nouvelles !

ANNIC - Des nouvelles du front ?

JANOU - Ah ça oui, des nouvelles du front, bien sûr. Mais des nouvelles de PARIS !

ANNIC - Des nouvelles de Paris !

JANOU - Et savez-vous ce que discutent ces dames à PARIS, aujourd'hui ? Je vous le donne en mille... Les femmes doivent-elles porter des dessous !

ANNIC - Ah, ces parisiennes, elles sont impayables ! ... Des dessous !

JANOU - Mais oui des dessous !

ANNIC - Allons donc ! Des pantalons ? Comme au Tabarin ? Aux Folies Bergères ?

JANOU - Ah non, plus court, plus discret, et bien ouvert au milieu. Ou bien une simple chemise de soie.

ANNIC - Tout ça, c'est bien des inconvénients, pensez, pour s'habiller...

JANOU - ...et se déshabiller ! Et puis le nu, n'est-ce pas, c'est esthétique : la simplicité antique.

ANNIC - Oui, et puis les d'ssous, c'est pas très sain. Moi je préfère ne rien porter.

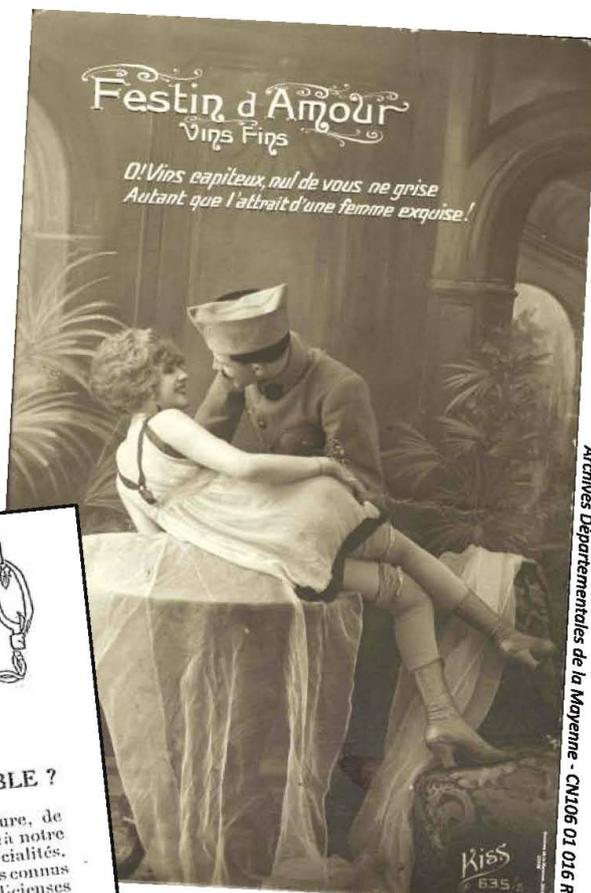
JANOU - Mais nos chers poilus, quand ils viennent en permission, des jolis dessous, est-ce que ça ne leur ferait pas plaisir ?

ANNIC - Ah, si c'est patriotique bien sûr, on ne peut pas éviter la dépense...

La coquette évoque inmanquablement la vie parisienne, cette liberté de mœurs qu'on ne s'autorise pas, surtout en temps de guerre quand les hommes sont au front. Et certains poilus n'hésitent pas à désertre lorsque pèse trop lourdement le soupçon d'infidélité.

Quand elles n'ont pas besoin de travailler pour vivre, en usine ou aux champs, on attend des femmes qu'elles se vouent aux oeuvres de guerre : "petits belges", hôpitaux temporaires, marainnage, etc.. Mais dans l'enfer des tranchées, où la sensualité peut-elle trouver sa place, sinon dans l'imagination ? Les poilus pestent contre les "embusqués", pourtant la "ville lumière" les attire irrésistiblement. Ils rêvent de pouvoir s'y arrêter le temps d'une permission : profiter d'un des nombreux spectacles, côtoyer les élégantes sur les grands boulevards... Hélas, pour éviter un engorgement, les itinéraires ferroviaires des permissionnaires contournent laborieusement la capitale.

Malgré la réprobation morale qui les entoure, la mode et le divertissement sont des ingrédients essentiels pour le moral d'une population...



Archives Départementales de la Mayenne - CN106 01 016 R

Froufrou, froufrou  
Par son jupon la femme  
Froufrou, froufrou  
De l'homme trouble l'âme...

Air chanté par Albert Filoche, Noël 1917,



5190

## LES ENQUÊTES DE "LA RAMPE"

LA FEMME DOIT-ELLE PORTER DES DESSOUS ?  
ET, SI OUI, DE QUELLE NATURE ?  
LE PANTALON EST-IL INDISPENSABLE ?

Deux lettres dans mon courrier de ce matin, deux lettres parfumées qui embaument toute ma correspondance.

La première est d'une gentille artiste qui triomphe actuellement sur une grande scène du boulevard :



« Bravo, cher monsieur. — m'écrit-elle — pour votre enquête si féminine et si parisienne ! mon « poilu » qui est venu en permission ces jours-ci, s'y est beaucoup intéressé et il m'a chargée de vous dire que « parler de fanfreluches en temps de guerre, c'était heureusement soutenable le moral de ceux qui y sont et de ceux qui n'y sont pas. La dernière est comme la chanson me « telle est comme la chanson me « chose éminemment française. Si on « y revient, c'est signe que la victoire est proche !... »

Mieux qu'un long discours, cette lettre répondra aux critiques de ceux — ils sont rares, mais ils existent ! — qui trouvent que je manque de tact et qui, grotesques et pusillanimes, s'écrient : Vous ne savez donc pas que les Allemands sont à Noyon ! Ils y sont et nous rions ! Cela prouve tout simplement que nous nous moquons d'eux !

La seconde missive, enveloppe mauve où s'espace nonchalamment une longue écriture, émane d'un mannequin, pensionnaire d'une grande maison de couture de la rue de la Paix.

« C'est parfait ! me dit ma correspondante, d'enquêter sur les dessous de la femme auprès des artistes de notre capitale qui, comme vous l'écrivez « si bien » sont reines de l'élégance, de la grâce et du goût dans le monde entier ». Mais il me semble qu'à côté d'elles, nous autres mannequins ne sommes pas des non-valeurs ! Si elles portent la mode, c'est nous qui la lançons et dans l'espèce, notre opinion ne doit pas être négligée... »

Evidemment, chère amie. Vous avez pleinement raison et je m'empresse de faire amende honorable. Aussi, dès le prochain numéro, je publierai les réponses que vos compagnes et vous-même voudront bien m'envoyer. Comme cela, les princesses des théâtres et les marquises du Cagibi fraterniseront plus que jamais dans l'élégance et dans la beauté...

J'insinuais la semaine dernière que tout comme dans les tournois du bon vieux temps, gentes dames, gentilles réponses seront récompensées.

Je précise... plusieurs maisons de couture, de lingerie et de parfumerie veulent bien mettre à notre disposition quelques-unes de leurs spécialités. D'autre part, des peintres et des dessinateurs connus nous offrent de gracieux dessins et de délicieuses aquarelles... Cela constituera autant de prix qui viendront ajouter un fleuron à la couronne d'esprit de nos belles.



Ils seront remis solennellement à l'issue d'une grande matinée de bienfaisance. Mais chut ! taisons-nous, méfions-nous... J'en reparlerai.

Et maintenant, je passe la plume au sexe charmant. Écoutons son gentil babillage :

**Geneviève Dragha (Empire).** — Le moins de dessous possible. Inutile de s'embarasser de ces fanfreluches que dans notre métier surtout nous sommes obligées de quitter plusieurs fois par jour et... par nuit !

**Maud Lotij Moulin de la Chanson.** — La femme ne doit jamais porter de dessous par mesure de salubrité. Ça gêne pour s'habiller et se déshabiller. Une simple chemise est nécessaire et encore pas toujours.

**Marcy Capri (Ba-Ta-Clan).** — Toujours des dessous et toujours en soie. Le pantalon est indispensable, mais il n'est pas nécessaire qu'il soit grand.

**Ginette Darcourt (Renaissance).** — Pourquoi faire, des dessous ? Vous savez bien que le nu est esthétique !

**Paulette Pignier (Théâtre Michel).** — Il faut porter des dessous quelquefois pour ne pas en perdre l'habitude. Le pantalon n'est pas du tout indispensable.

**Yva Celti (Folies-Bergère).** — Jamais de dessous, à cause... des mouches et de la simplicité antique.

**Marie-Louise Fournier (Athénée).** — Pas de jupon. Mais un pantalon toujours fermé.

**Gaby de Morlay (Châtelet).** — La femme ne doit jamais porter de dessous. Ça rappelle trop les quadrilles de Tabarin et ce ne serait guère séant à l'heure actuelle.

**Andrée Ruisselot (Olympia).** — Vous vous moquez, cher ami, des dessous ? mais pourquoi faire ? Laissons cela aux Gretchen et nous autres Françaises, contentons-nous de notre beauté.

**Léo d'Aloy (Bonbonnière).** — Jamais de dessous, ni dans les mains, ni dans les poches.

**Liane Laisy (Scala).** — J'aime, sur de jolies jambes, un pantalon extrêmement court et très ouvert « dans le milieu ».

Paul PERRET.

11 février 1918, à Matougues

" On m'affirme que d'ici quelques jours, j'irai en permission, mais étant de la campagne, défense de passer par Paris. Cependant, que l'attrait de la Ville Lumière s'exerce sur un vulgaire campagnard ! Comment faire pour enfreindre le règlement ? "

Albert Filoche, *Moissons Rouges*, p. 245 (L'Oribus)

Dans les villes de l'arrière, la vie s'organise rapidement en économie de guerre. Dès le début du mois d'août 1914, l'Assemblée Nationale institue une allocation aux familles « nécessiteuses » des mobilisés. Les étrangers sont regroupés à Pontmain. Des hôpitaux temporaires sont établis dans tous le département. Laval accueillera des réfugiés du Nord et de Belgique. Il faut les nourrir, les vêtir, les loger. Les garnisons s'étoffent et réquisitionnent elles aussi des bâtiments.

L'offensive allemande de 1914 étant rapide et brutale, c'est dans l'urgence que les nouvelles activités s'organisent. Puis, la Mayenne s'installe dans la guerre. En ville, les activités contraintes et la vie ordinaire viennent à se composer, tant bien que mal.

Avec le temps, de nouvelles restrictions sont introduites : consignes aux boulangers pour la composition du pain « national », jours sans viande, etc.. Avec les soldats, les accrochages sont nombreux : on limite sévèrement la distribution d'alcool dans les débits de boisson. Dans les campagnes, l'activité agricole est soumise aux réquisitions : il faut alimenter cette immense armée. Sans trop d'enthousiasme parfois, les maires sont chargés de faire le compte des ressources disponibles.



La vie loin du front est-elle lente ou rapide, vide ou remplie ? On ne sait pas, on ne sait plus. Il n'y a pas d'épithète pour la définir, pour la raison qu'à nulle époque de l'humanité, l'on n'a vécu une vie semblable. Pour des faits nouveaux inouïs, il faudrait des mots nouveaux. On vit dans un cauchemar spécialisé et divers ; on vit parce que et quoique."

Maurice Donnay, 3 janvier 1915

LE 54<sup>e</sup> PREND SES QUARTIERS D'HIVER

- Dans le but très louable d'abriter nos jeunes soldats contre les morsures de l'hiver, l'autorité militaire, d'accord avec l'administration préfectorale et académique, a décidé d'utiliser plusieurs établissements aussi spacieux que confortables et répondant à toutes les exigences de l'hygiène. Déjà plusieurs compagnies ont été très équitablement réparties dans les locaux suivants : Ecole privée du boulevard de Tours (8 classes), Ecole publique d'Avesnières (filles), Ecole de la rue Saint-André, tissage Ledain (quai d'Avesnières). Il est également question d'utiliser l'école des Tuyaux.

L'Ouest-Eclair

<- Novembre 1914

15 mai 1916 ->



NE PRENEZ que  
**L'Aspirine**  
"Usines du Rhône"  
pure de tout mélange allemand  
LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS : 1<sup>fr</sup> 50  
1 Comprimé correspond à 1 Sachet de 50 mgr.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE **PIGIER**  
Rue de Rivoli, 53, PARIS  
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LAVAL

LE PAIN NATIONAL. — Depuis le 10 mai suivant les prescriptions de la loi récente, a commencé à être vendu officiellement le pain national. Nous disons bien officiellement, car certains boulangers avaient déjà pris l'habitude, dans certaines localités, de mélanger à leur farine du son, ce qui donnait à leur marchandise l'apparence sinon la saveur du pain national.

Des clients pourront s'étonner de trouver chez leurs fournisseurs habituels du pain blanc, des miches « flûtes », croustillantes... Cela s'explique : On continuera quelque temps encore à livrer le pain ancien, car il faut bien que les stocks existants soient épuisés.

Quoi qu'il en soit, nous sommes persuadés que ceux qui goûteront au pain national le trouveront excellent et c'est l'essentiel. Nous ne pourrions que gagner à cette nourriture plus riche et plus complète.

SEMONS DES TOPINAMBOURS. — Jos L'é-magères se plaignent de la cherté de la pomme de terre : ce qui valait 3 sous le kilo avant la guerre vaut maintenant 5 et 7 sous et la hausse n'a peut-être pas dit son dernier mot.

Il y aurait pourtant un moyen de pallier au grave inconvénient qui résulte de la rareté du précieux tubercule : ce serait de faire du topinambour.

Ce légume est un modeste, un méconnu dans notre département. Et pourtant de toute part on ensemence sa glèbe, son utilité et sa puissance nutritive. Le topinambour est lancé. Mais à l'encontre de « lancements », qui font monter très haut les personnages qui en sont l'objet, pour cette raison unique qu'ils sont en baudruche, celui-ci est des mieux qualifiés. Il vient à son heure, tandis que la « vie chère »... « chère » un peu.

Le topinambour est non moins savoureux que la pomme de terre. Il fait les délices de certaines régions, raison de plus pour nos compatriotes de lui faire un accueil chaleureux.

Déjà, il revient timidement sur le marché avec des airs d'enfant prodige.

Goûtez-y, chers compatriotes, et toutes vos sympathies seront bientôt acquises à ce fin tubercule.

Doté de qualités nutritives exceptionnelles, il a un goût d'une exquise finesse, il est doux, parfumé et très abondant. Nous n'allons pas jusqu'à dire avec M. Cur-nisset-Carnot que la culture du topinambour sera une des forces nouvelles qui contribuera à la victoire ! mais nous n'hésitons pas à affirmer que cultivateurs et consommateurs y trouveront leur profit... et c'est l'essentiel.

MORT POUR LA FRANCE. — Nous apprenons avec regret la mort du soldat Albert Adam, du 66<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, tombé glorieusement le 8 avril 1916.

À ses parents, qui habitent route de l'Huisserie, nous adressons l'expression de nos condoléances émues.

COMITÉ CONSULTATIF DE TAXATION DES DENRÉES. — Ont été élus membres du Comité consultatif de taxation des denrées :

M. André Le Marié, de Laval ; M. Lintier, de Mayenne ; M. Foucault, de Craon, et M. Lesaulnier, d'Ernée.

M. Masseron, directeur départemental des services agricoles et le vétérinaire départemental font, de droit, partie de cette commission.

NECROLOGIE. — Notre confrère le « Courrier du Maine » annonce la mort de Mme la comtesse d'Espine, Saint-Luc, mère de Mme la comtesse de Malherbe. La défunte, douée d'une distinction native, donnait largement aux œuvres auxquelles elle se consacrait.

À ceux qui sa mort met en deuil, « l'Ouest-Eclair » adresse l'expression de ses respectueuses condoléances.

La meilleure cure du printemps

pour ANÉMIÉS, CONVALESCENTS, BLESSÉS  
est l'emploi de la TONITRINE du Docteur HENRY.

MAYENNE

FERMETURE DE CAFES. — Pour avoir reçu des militaires en dehors des heures fixées par l'autorité militaire, le café de la route de Laval est fermé pour huit jours.

Un café du quai Carnot est fermé aussi pendant huit jours pour le même motif.

NOMINATIONS. — M. Simon, chef de gare à Mayenne, est nommé à Alençon.

— M. René Gauthier, sous-chef de gare aux Batignolles, est nommé chef de gare à Mayenne, en remplacement de M. Simon.

DANGEREUX INDIVIDU. — Le 8 courant, vers huit heures du soir, un individu nommé Félix B..., du 2<sup>e</sup> d'artillerie coloniale, se présentait à la ferme de Montaignu, près Mayenne, et fut reçu par le domestique un verre de cidre qu'elle lui donna.

À ce moment, M. et Mme Heslot, cultivateurs à Montaignu rentraient chez eux après l'absence de la soirée. Ils l'invitèrent à prendre le repas du soir avec eux, qu'il accepta.

Après s'être restauré, le repas fini, le militaire ne manifestant pas l'intention de s'en aller, M. Heslot lui fit observer qu'il était l'heure de partir, mais cette observation parut le contrarier. Il sortit donc de la maison et rôda autour de la ferme, faisant semblant de chercher son chemin.

C'est alors que M. Heslot alla lui montrer le chemin. Tout à coup, B... se jeta sur le fermier et, sortant de sa poche un couteau à cran d'arrêt, il lui en porta deux coups au bras gauche.

Aux cris poussés par M. Heslot, sa domestique et une dame Laumailled'accoururent, réussirent à maîtriser ce forcené et à l'enfermer dans un local ; mais, peu de temps après, il s'enfuit par une petite fenêtre.

La gendarmerie recherche activement ce dangereux individu.



Pour en savoir plus

[Rigolboche, n° 34, 10 janvier 1916](#), illustration de M. Poitdevin - gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b73000226

[Loin du front, la Mayenne 1914-1918](#) - L'Oribus, 3<sup>e</sup> trimestre 2008

[Moissons Rouges, Albert Filoche brancardier mayennais](#) - J. & M. Dloussky (L'Oribus, 2004), pp. 92 et 245

[La Rampe : revue des théâtres, music-halls, concerts, cinématographes](#) (Paris), 27 janvier 1916 -

[gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32847829g](#)

[Les Annales politiques et littéraires](#) : revue populaire paraissant le dimanche (Paris). N° 1616 du 3 janvier

1915, "Kultur", de Maurice Donnay, p.45- Numéro spécial de Noël 1915, "Les Perruches", d'Abel Hermant

(extraits) - [gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34429261z](#)

[Les modes](#) : revue mensuelle illustrée des arts décoratifs appliqués à la femme. Numéro de Noël 1915 -

[gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb32817646w](#)

Séance du 4 août 1914 à l'Assemblée Nationale - [http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k63848390.swf#f1](#)

[Le Rire](#) : journal humoristique (Paris) - 5 mai et 28 juillet 1917 - [gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34432899t](#)

[L'Ouest-Eclair](#), édition de Caen, novembre 1914 et 15 mai 1916 - [gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb41193642z](#)

[L'illustration](#), 27 février 1915, publicité en avant dernière page - Document personnel

# Lettre d'une coquette à son poilu

Mon pauvre loulou, ta dernière lettre  
 M'a fait bien d'la pein' car ell' sent l'cafard ;  
 La guerr' c'est pas ros' mais il faut s'soumettre,  
 Tout l'mond' dit : « Fallait qu'ça vienn' tôt ou tard »  
 Moi qui m'suis fait fair' par ma couturière  
 Un costum' tailleur en joli drap bleu,  
 Tu gach's mon bonheur ; maintenant j'espère  
 Qu'ta correspondanc' va changer un peu !

Tu m'dis qu't'es pas fort, qu'tu t'sens la têt' vide,  
 Que tu dépéris d'plus en plus chaqu' jour ;  
 Pourtant, dans l'civil, t'avais l'air solide,  
 Prends courag', cela n'peut durer toujours...  
 Si tu me voyais ! Une adroit' modiste  
 M'a fait un amour de petit chapeau  
 Allons, mon gros chou, ne sois pas si triste,  
 La dam' du troisièm' en fait des yeux d'veau !

J'apprends à l'instant, de source certaine,  
 Qu'les Boch's ne peuv'nt pas tenir bien longtemps,  
 Patient' donc un peu, la paix est prochaine,  
 C' n'est plus qu'une affair' de deux ou trois ans ;  
 Quand tu reviendras, tu r'trouv'ras, j't'assure,  
 Ta p'tit' femme coquette aux dessous soyeux,  
 Mais plus d'idés noir's, chéri, j't'en conjure  
 J' perdrais l' goût du chic, ça, ce s'rait affreux !

P. FICHTER - Journal « Le Rigolboche », 10 Janvier 1916



Parue le 10 janvier 1916 dans *Le Rigolboche*, un journal des tranchées, cette chanson fut écrite par l'un de ses rédacteurs, P. Richter, sur un air créé par Paul Marinier pour sa chanson "D'elle à lui : ce qu'une femme n'oublie pas". Publiée dans le n°5 de la revue *Paris qui chante*, en 1903, elle fut interprétée notamment par Anna Thibaud et Yvette Guilbert, et plus récemment par Barbara.

Voici le début du texte original :

*Tu me dis, Léon, qu'il faut que j' t'oublie,  
 Parce que dans quelqu's jours tu vas te marier.  
 C' que tu m' demandes là, mais c'est d' la folie  
 Car y'a des amours qu'on n' peut oublier.*

L'air devait être suffisamment célèbre, puisqu'il servit aussi pour la chanson de Gaston Couëté, "Ces choses-là", publiée dans la revue *La Guerre Sociale* en avril 1911, lors de la révolte des vigneronns de la Marne :

*Lorsque t'entendais parler au village,  
 Brave homme à la têt' dur' comme un sabot,  
 De l'Action directe et du Sabotage,  
 Tu restais vitré comme un escargot ;  
 Calme paysan des coteaux tranquilles,  
 Au fond d' ta jugeot' tu pensais comme ça :  
 " C'est des inventions des gâs de la ville  
 Et, moi, je n' peux pas comprendre' ces chos's-là ! "*

Claude Antonini a donné un autre air pour la chanson de Gaston Couëté. C'est Marianne Bloquel, pour l'Association Ellébore, qui a créé la mélodie du spectacle, légère et plus chantante que le timbre d'origine.



## LES PERRUCHES

La conversation des perruches n'est plus si frivole que jadis. Elles touchent aux sujets graves. Ce n'est pas leur affaire.

Elles ne parlent qu'incidemment de la toilette. Elles ne vivent pas, comme au dernier automne, sur leur garde-robe de l'année dernière ; chacune s'est commandé un costume pour l'été, mais un seul costume et un seul chapeau. Leur jupe est si courte qu'elles n'en sauraient parler indéfiniment : elles ont le sens de la proportion. Bien que perruches, elles ne traînent plus de longues queues. Elles se rattrapent sur l'ampleur. Après qu'elles ont épuisé la matière de leur robe unique

et de leur unique chapeau, elles abordent les hostilités : comment ne s'y intéresseraient-elles point ? Quelques-unes ont un ami au front, la plupart ont un embusqué à l'arrière.

Les perruches parlent de la guerre, voilà où est le mal. Elles manquent de discrétion, de tact et d'à-propos. Pour des perruches, cela n'est pas extraordinaire, on leur pardonne volontiers ; mais, puisqu'elles disent ce qu'il ne faut pas dire, et ce qu'il faut dire elles ne le disent pas, si elles pouvaient ne rien dire du tout !

Abel Hermant - *Les Annales politiques et littéraires*, janvier 1915 - Source BNF [bnf.gallica.fr](http://bnf.gallica.fr)



cahier suivant →

*de la fange des tranchées trois soldats se sont levés leur  
ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que  
la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le  
sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes  
sans espoir sans vie sans horizon sang mêlé des ennemis  
d'hier sans pardon nous ne voulons de frontières que celles  
qu'on prend de travers la fraternité demain, c'est notre  
drapeau de la fange des tranchées dix soldats se sont levés  
leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon  
dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour  
laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des  
hommes sans espoir sans vie sans horizon sang mêlé des  
ennemis d'hier sans pardon nous ne voulons de frontières que  
celles qu'on prend de travers la fraternité demain, c'est notre  
drapeau de la fange des tranchées cent soldats se sont levés  
leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon  
dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour*

Ellébore présente



## Chansons pour une Ville en guerre



# Les cahiers du spectacle

Cahier 1 - Et cependant, la vie continue...

Cahier 2 - La morale et les bons sentiments →

Cahier 3 - Le rire et la censure

Cahier 4 - Rêve de paix

page 1 : tableaux 7 et 10

page 2 : le catholicisme dans la guerre

page 3 : morale et sentiment

page 4 : « Si j'avais des ailes... »

Impression « livret » : sélectionnez les pages 12 à 15

*de la fange des tranchées trois soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang mêlé des ennemis d'hier sans pardon nous ne voulons de frontières que celles qu'on prend de travers la fraternité demain, c'est notre drapeau de la fange des tranchées dix soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang mêlé des ennemis d'hier sans pardon nous ne voulons de frontières que celles qu'on prend de travers la fraternité demain, c'est notre drapeau de la fange des tranchées cent soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang*



## La morale et les bons sentiments

### 7 - LA MOBILISATION DES VALEURS MORALES

PHILIPPE - Il n'est pas bon de faire la coquette quand les hommes sont à la guerre.

DENIS - Chacun doit avoir une pensée pour les combattants, ces « bleuets » dont on fait des héros mystiques.

ANNIC - Les poilus sont des moines .

PHILIPPE *surpris* - Ah bon ?

ANNIC - Deux tranchées parallèles réunies par deux boyaux d'accès, ça fait des centaines de cloîtres souterrains.

PHILIPPE *incrédule* - Nous v'là bien !

ANNIC - Et les poilus respectent les trois vœux des moines : continence, pauvreté, obéissance. C'est « la congrégation des fils de France ».

PHILIPPE *gentiment* - C'est touchant...

JANOU - T'as lu ça où ?

ANNIC - Ma tante l'a lu dans la Semaine religieuse de Laval.

JANOU - Ah, alors...

DENIS - On avait déjà les prussiens que la vierge arrête à Pontmain en 1871, on peut dire qu'en Mayenne, on est servis.

ANNIC *bras écartés* - Ah, mais la vierge de Pontmain, c'est elle aussi qu'a arrêté les allemands sur la Marne au début de la guerre.

JANOU - Tu l'as certainement lu dans le journal...

ANNIC - Parfaitement, dans l'Opinion de la Manche, c'est écrit. Une sœur infirmière l'a entendu d'un prisonnier allemand.

DENIS - Il n'est peut-être pas dit qu'elle comprend l'allemand...

ANNIC - Qui ça ? La vierge ?

DENIS - L'infirmière.

DOMINIQUE - La guerre, pour certains catholiques, c'est un moyen d'expiation l'orgueil d'une France révolutionnaire et matérialiste . Mais pour d'autres grands esprits, une nation, c'est une race : il lui faut une guerre pour qu'elle s'endurcisse et soit capable de survivre. Est-ce que c'est beaucoup mieux ?

ANNIC - On va jusqu'à demander aux mères de donner leurs enfants à la patrie.

PHILIPPE - Ah, oui, c'est dans la pièce du poète François

Coppée qu'on a jouée au concert de bienfaisance en 1915 . On le fait ?

PHILIPPE -

*Lorsque vous partirez, enfants, pour les batailles  
Nos cheveux déjà gris seront tout à fait blancs  
Et nous vous bénirons avec des bras tremblants*

JANOU -

*Vous doutez cependant de ce pays frivole ?*

PHILIPPE -

*Nous le transformerons, nous les maîtres d'école  
Donnez vos fils, ils sont ardents et belliqueux  
Donnez. Nous sauverons la patrie avec eux.*

ANNIC - Pauvres gamins !



### 10 - LES BONS SENTIMENTS

JANOU - On sait combien les femmes ont pu manquer aux soldats du front et tout le monde a entendu parler de la correspondance des mairaines de guerre. A la librairie Goupil, en bas de la grand' rue, au kiosque de la gare, on vendait de ces cartes postales colorées chargées d'entretenir les rêves d'amour inassouvis.

DOMINIQUE - Mon cœur n'a battu que pour vous

PHILIPPE - Le souvenir de votre amour si pur / Dans ma tranchée apportera l'azur

ANNIC - Mon âme est tout à toi / Vivons un tendre rêve

DENIS - L'amour est vainqueur / Je garde ton cœur

DOMINIQUE - Chez Goupil, on trouve aussi des partitions, de ces feuilles de musique qu'on se passe de main en main et qu'on recopie avec soin, chez soi, dans des cahiers d'écolier.

ANNIC - Les chansons d'amour y sont bien plus nombreuses que les rengaines patriotiques inspirées par la défaite de 1871

JANOU - Et dans les foyers que les fils ont quittés si jeunes pour la guerre, l'angoisse des mères épouse parfois les mêmes accents.

La guerre actuelle est la faillite de la raison humaine révoltée contre la loi de Dieu et de son Église. Tout ce que cette raison a promis d'édifier : paix perpétuelle, douceur des mœurs, fraternité universelle, tout s'écroule. Seul, le retour à la vérité religieuse, au respect de l'autorité divine, apparaît comme la planche de salut pour l'avenir.

Comment enseigner n° 13, février 1915 (Lyon, librairie de l'archevêché), p. 64 - Document BNF gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5577494r

En quelques répliques, il est bien difficile d'évoquer le climat moral résultant de « l'union sacrée » scellée non seulement entre les partis, mais avec l'Église de France, dès le début de l'entrée en guerre. Depuis 1901, les congrégations étaient conduites à l'exil. A Laval, le diocèse avait commencé de reprendre les établissements d'enseignement, notamment le jeune collège de l'Immaculée Conception dont la devise, d'inspiration monarchiste, était alors « Dieu et patrie ». Dès le 2 août, une circulaire suspend les procédures en cours : repliées pour certaines en Belgique, les congrégations reviendront progressivement. Mais le passif reste lourd. C'est dans ce climat que s'inscrit l'évocation ironique d'une « congrégation des fils de France » dans les tranchées.

Nous avons préféré prendre ce texte avec la distance de l'humour : l'auteur n'en est pas dépourvu. Il prend le temps de sourire en décrivant l'effroyable condition du soldat de tranchée telle que tous la découvrent, avec lui, au début de l'année 1915.

La comparaison qu'il poursuit fait apparaître la troublante parenté entre les renoncements de la foi chrétienne et les sanglants sacrifices de la foi patriotique. Comment cet univers de cruauté peut-il être aussi celui du sacré ? Avons-nous besoin d'une espérance religieuse pour défendre nos droits au péril de nos vies ? Le culte du progrès, la conviction républicaine n'y suffisent donc pas ? En 1979, Michel Foucault posera la même question à propos de la révolution iranienne (cf. Michel Foucault, *Dits et Ecrits II*, Gallimard, p. 790).

Ces quelques mots sont extraits d'une réponse au pacifiste Romain Rolland trouvée dans un ouvrage de pédagogie chrétienne : c'est la France révolutionnaire, vouée au progrès matériel qui est en cause. On trouve parfois chez Albert Filoche des propos comparables : "la guerre est un défi (ou déni ?) au génie humain", écrit-il le 25 juillet 1915.

## Une congrégation toute récente

Avez-vous vu quelque image représentant des tranchées ? On y voit plusieurs parallèles, réunies par des couloirs perpendiculaires, et l'ensemble rappelle merveilleusement un cloître... Un cloître souterrain, mais un cloître.

Or, il y a des centaines de ces cloîtres qui se suivent et se ressemblent, sur une ligne de cinq à six cents kilomètres. Et dans ces cloîtres, vivent des millions d'hommes qui mènent la vie commune, partageant la même table... ou la même absence de table, faisant les mêmes « exercices », et ajoutant à cette unité extérieure ce qui fait l'essence de la congrégation, l'unité intérieure, l'unité de pensée, de désir et d'amour.

Ces hommes, d'ailleurs, pratiquent, de par la volonté de leurs chefs, la vie de continence, de pauvreté et d'obéissance.

**Continence.** — De par les supérieurs, l'accès de ces « cloîtres » est interdit à celles dont la présence, même légitime par ailleurs, serait un facteur de mitigation dans la discipline et d'amointrissement dans l'énergie.

**Pauvreté.** — Avec une sollicitude qui ne se dément pas, les économistes de cette congrégation — qui portent le nom d'intendants — assurent à chacun de ses membres le vêtement et la nourriture : nourriture suffisante, vêtements modestes, comme il convient. Quant au surplus, « Dame Pauvreté », comme disait saint François d'Assise, est la seule « dame » qui soit admise au « couvent ». Et cette pauvreté, on la pratique de bon cœur, gaiement : quand, par hasard, quelqu'un des membres a de l'argent sur lui, il s'en trouve embarrassé et ne sait pas trop ce qu'il pourrait bien en faire.

**Obéissance.** — Vous rappelez-vous ce qu'on reprochait aux Jésuites à ce sujet ? « Ils doivent obéir comme des cadavres, *perinde ac cadaver* : c'est impossible ! » Or, ici l'obéissance est beaucoup plus « impossible » : on ne demande pas à des morts d'obéir, on demande à des vivants d'obéir jusqu'à la mort... Et ils obéissent. Leur volonté tout entière est dans la main de leurs chefs, et la volonté de tous leurs chefs est dans la main du général... de l'ordre...

Sublime congrégation des fils de la France, si je t'ai dénoncée, c'est pour te saluer publiquement, avec respect et amour. Grâce à Dieu, ceux qui veulent te « dissoudre » ne sont que des Allemands : ils s'y useront les poings et les dents.

Plus tard, soldats sublimes, quand vous serez revenus dans vos foyers, si vous entendez parler de la vie religieuse et de ses trois « impossibilités », vous répondrez en connaissance de cause :

— Impossible, cette vie-là ? Non. Je le sais bien, car je l'ai menée moi-même. Pour y réussir, voyez-vous, il suffit d'un idéal. J'en avais un, la France ; les religieux en ont un, Dieu : avec des mots d'ordre comme ceux-là, le mot « impossible » n'est pas français. (*Semaine religieuse de Laval*)

## Toujours le miracle de la Marne

C'est l'Opinion de la Manche, cette fois-ci, qui publie un document impressionnant. Ce journal a reçu du front une lettre relatant les faits suivants :

Un jour, deux officiers allemands, prisonniers et blessés, entrent dans une ambulance française de la Croix-Rouge. Une dame infirmière parlant allemand les accompagne.

Quand ils entrèrent dans une salle où trouvait une statue de Notre-Dame-de-Lourdes, ils se regardèrent et dirent : « Oh ! la Vierge de la Marne ! »

Une religieuse qui soigne les blessés à Issy-les-Moulineaux, a reçu d'un allemand mortellement atteint la même confiance en ces termes :

« Vous avez été étonnés de notre recul si subit quand nous sommes arrivés aux portes de Paris.

« Nous n'avons pas pu aller plus loin, une Vierge se tenait devant nous, les bras étendus, nous poussant chaque fois que nous avions l'ordre d'avancer. Pendant plusieurs jours nous ne savions pas si c'était une de vos saintes nationales : Geneviève ou Jeanne d'Arc. Après, nous avons compris que c'était la Sainte-Vierge qui nous clouait sur place. Le 8 septembre, elle nous repoussa avec tant de force que tous, comme un seul homme, nous nous sommes enfuis. Ce que je vous dis, vous l'entendrez sans doute redire plus tard, car nous sommes peut-être 100.000 hommes qui l'avons vu.

Voilà un témoignage indiscutable ! Sainte Geneviève, Jeanne d'Arc ou la sainte Vierge, Notre-Dame de Lourde ou de Pontmain, ou encore une autre sainte, a fait fuir les Allemands devant Paris.

On voudrait bien cependant connaître le nom du fumiste qui a raconté cette histoire à l'Opinion de la Manche.

Le poilu qui a communiqué le journal au Carnet de la Semaine a eu un mot joli :

Si elle (la Vierge) était assez aimable de dire aux Boches de s'en aller tout à fait, ça nous ferait rudement plaisir.

"La Marne, le miracle de la Marne, car c'en fut un !"

Albert Filoche,  
3 août 1916,  
*Moissons Rouges*,  
p. 70

*Dieu et Patrie*,  
11 avril 1915  
Document BNF / CDIC  
bnf.gallica.fr

*La Lanterne*  
28 janvier 1917  
Document BNF  
bnf.gallica.fr

Malgré l'union sacrée, le laïcisme radical reste très virulent pendant ces années de guerre. A Laval, à Angers, villes industrielles et administratives, la vieille discorde devait alimenter les conversations. Cet entrefilet de première page du journal parisien *La Lanterne* en donne le ton. Il évoque le « miracle » de Pontmain, miracle patriotique s'il en est : en 1871, alors que les prussiens sont tout proches, la vierge apparaît à deux enfants et stoppe leur progression. Comme pour l'apparition de Lourdes, cette vision devient le support d'une foi populaire sur laquelle s'appuie l'Église catholique pour se réimplanter. C'est cette figure de vierge protectrice que l'on retrouve ici, appliquée à la victoire de la Marne. Elle ne peut que susciter les sarcasmes des journalistes radicaux !

"Fais ce que dois", pièce de François Coppée, a été créée à la Comédie Française, à Paris, en 1872 : au lendemain de la défaite. Nous la retrouvons au programme du "concert de bienfaisance donné au profit des blessés", le 8 mai 1915 au théâtre de Laval. Plus de quarante années ont passé, le programme éducatif et moral infligé aux français trouve enfin à se réaliser...

L'argument est simple : une femme d'officier mort au combat s'apprête à embarquer pour les Amériques avec son jeune fils. Un instituteur la dissuade de partir et mobilise littéralement l'enfant pour la grande guerre européenne future :

*Oui, si ce peuple veut et si tout son passé  
De folie et d'erreur est un jour effacé, (...)  
Il reprendra sa place à la tête du monde.  
Certe, avant de fonder la paix bonne et féconde,  
Il lui faudra combattre encore, il lui faudra  
Une guerre où l'Europe entière tremblera (...).  
Mais pour cette oeuvre sainte, il n'a qu'un seul moyen,  
C'est de faire un soldat de chaque citoyen,  
De la famille entière une famille armée  
Et du seul sentiment du devoir enflammée.*

[Théâtre de François Coppée, 1869-1872, page 71 \(Paris - Alphonse Lemerre éd.\) - Source BNF, bnf.gallica.fr](#)



Affiche présentée sur le site [pallissedelamoyenne.blog-never.com](http://pallissedelamoyenne.blog-never.com)

Quoi qu'il en soit, où voit-on dans l'hypothèse de la sélection naturelle la moindre trace de guerre? Où est la lutte? Elle existe assurément : mais contre la nature seule. Assurément il y a des herbivores qui tâchent de lutter de vitesse avec les carnassiers pour éviter d'être mangés ; mais ceci est une tout autre affaire et n'a rien à voir avec l'origine des espèces ou variétés. La lutte pour l'existence dont parle Darwin, c'est la lutte pour la pâture quotidienne, c'est le mouvement qu'il faut se donner pour trouver à manger, à boire, à établir son nid, à n'être ni gelé, ni noyé, ni brûlé, ni écrasé, ni mangé : c'est l'ensemble des obstacles à l'existence accumulés par la nature. Les lions ne se battent pas entre eux, d'habitude, ni les loups ; les ours ne font pas la guerre aux ours ; les chameaux se laissent tranquilles les uns les autres. La plupart des animaux sauvages se croisent sans plus, chacun allant à ses affaires, exception faite naturellement pour les carnassiers qui se jettent sur les herbivores quand ils jugent pouvoir le faire avec profit. Mais entre animaux de même espèce, et entre beaucoup d'espèce différente, il ne se passe rien : chacun va son chemin. Ils ont bien assez à faire avec leurs difficultés naturelles et obligatoires, avec leur lutte contre le milieu, contre la nature, et pour la vie.

Henry de Varigny - *La guerre est-elle justifiée par le darwinisme ?*  
*La Revue Hebdomadaire*, 13/01/1917, p. 187. Source BNF, [bnf.gallica.fr](http://bnf.gallica.fr)

#### Le sentiment "naturel", source de moralité ?

Les chansons sentimentales de l'avant-guerre, les familles les partagent avec les soldats du front. A Noël 1917, elles sont au menu d'Albert Filoche et des ses camarades : "la voix des chênes", "Carmela", "je l'ai rencontrée",... La "Chanson de Craonne" fut écrite à plusieurs mains sur l'air d'une chanson d'amour de 1911 que tous les poilus savaient fredonner.

On trouve le même assaut de sentimentalité dans les cartes postales envoyées aux soldats du front. Tous ces mots d'amour, tout ce trafic de sentiments, de l'arrière vers le front et du front vers l'arrière, imaginez un peu ! Si on ne les avait pas mis dans la situation de défendre leur peau, ces millions d'hommes auraient-ils été capables d'une telle cruauté ?

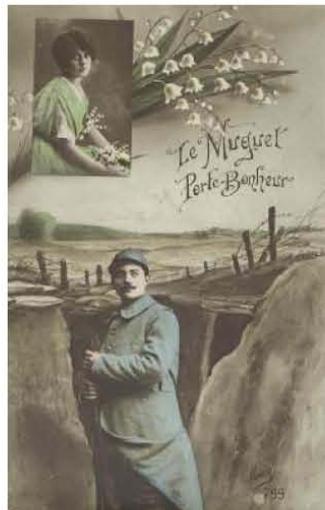
La sentimentalité populaire ne témoigne-t-elle pas de l'existence en chacun de cette bienveillance, de cette "bénignité" que Cicéron plaçait à la base de la "société du genre humain" ? De ce "sentiment d'humanité" que David Hume plaçait à la source de la moralité ? En pleine guerre, dans le "Mercure de France", le philosophe Georges Palante est plus pessimiste : les sentiments ne sont pas tous des "bons sentiments". La sentimentalité qui anime les hommes est faite aussi de sentiments négatifs : vengeance, colère, cruauté... En découvrant ces chansons, en considérant cet immense entrelacs d'amours et de haines, qui oserait lui donner tort ?

cf. *Georges Palante, dans le Mercure de France du 16/11/1916, p. 324 - Source BNF bnf.gallica.fr*

#### La lutte pour la survie est-elle naturelle ?

Pour qu'un peuple survive doit-il s'affermir par la guerre ? C'est une idée très commune, à l'époque, dans la pensée matérialiste. Depuis un demi-siècle, la théorie de Darwin a un immense succès. L'hypothèse d'une évolution des espèces par une « lutte pour la vie » semble pouvoir justifier les bouleversements du monde industriel. On la transpose spontanément aux conflits entre nations, qu'on assimile à des races. Rares sont les auteurs qui, comme Henry de Varigny, ont suffisamment de rigueur pour refuser cette confusion. Le plus souvent, c'est l'opposition théologique au matérialisme darwinien dans son ensemble qui sert de rempart à cette idée fausse.

Archives départementales de la Mayenne



**La voix des chênes, refrain chanté lors du réveillon de Noël 1917 par un camarade d'Albert Filoche :**

Si vous rêvez d'amour  
Dans les forêts prochaines  
Écoutez au déclin du jour  
La voix des chênes :  
Elle vous parlera d'amour  
Elle vous parlera d'amour  
La douce voix  
La douce voix des chênes.

*Moissons Rouges p. 222*  
[http://dutempsdescerisesauxfeuillesmortes.net/paroles/voix\\_des\\_chenes.htm](http://dutempsdescerisesauxfeuillesmortes.net/paroles/voix_des_chenes.htm)

L'air de **Bonsoir m'amour**, connu de tous, a servi de timbre pour la chanson de Craonne :

Bonsoir m'amour, bonsoir ma fleur  
Bonsoir toute mon âme,  
O toi qui tiens tout mon bonheur  
Dans ton regard de femme,  
De ta beauté, de ton amour,  
Si ma route est fleurie  
Je veux te jurer ma jolie  
De t'aimer toujours !

[http://dutempsdescerisesauxfeuillesmortes.net/paroles/bonsoir\\_m\\_amour.htm](http://dutempsdescerisesauxfeuillesmortes.net/paroles/bonsoir_m_amour.htm)

# Si j'avais des ailes

Heureux oiseaux, gentilles hirondelles  
Hôtes aimés qui chassent les hivers  
Que je voudrais vous dérober des ailes  
Et comme vous voltiger dans les airs

Si je volais, j'irais dans la bataille  
Guetter d'en-haut mon fils au champ d'honneur  
Je le suivrais partout dans la mitraille  
Et je serais son ange protecteur  
Le soir venu, contre le froid, la neige  
Là, sur mon cœur, je le réchaufferais  
En me voyant dans ce pieux manège  
Dieu m'aiderait et je le sauverais

Si je volais, j'irais loin de la France  
Aux prisonniers dire ces mots tout bas  
Je viens à toi, fille de l'espérance  
Ecoute-moi, je ne te trompe pas  
Prends ces baisers que m'a donnés ta mère  
Prends cet anneau que j'ai reçu pour toi  
Tu reverras bientôt sous ta chaumière  
L'ange d'amour qui t'a promis sa foi

Si je volais, j'irais, bonheur extrême  
M'ébattre loin de la folle cité  
J'irais chercher le pays où l'on aime  
Et comme vous planer en liberté  
Sous la charmillie où s'effeuillent les roses  
J'écouterais l'épanchement des cœurs  
Dans les berceaux, je verrais bien des choses  
J'y trouverais la réponse des fleurs

Si je volais, O France, O ma patrie  
J'irais briser et ton joug et tes fers  
J'écraserais tous ceux qui t'ont meurtrie  
Et donnerais la paix à l'univers  
De tout tyran, j'arracherais le glaive  
Toujours levé contre ta liberté  
Tu sortiras comme d'un mauvais rêve  
Eblouissante et pleine de fierté.

G. Georges - Frédéric Trémel, ed. Ploosen

Cette chanson sentimentale fait partie de celles qu'on trouve, soigneusement recopiées, dans les cahiers conservés aux Archives Départementales de la Mayenne. Ces cahiers couvrent une longue période et n'indiquent pas précisément les airs qui furent chantés depuis 1914 jusqu'à la victoire. Ils sont nombreux à nourrir le désir de revanche après la défaite de 1871. Il n'y a donc pas rupture de continuité : en temps de guerre, les mêmes chansons ne pouvaient être que plus fortes et plus actuelles.

Référence pour cette chanson : Archives Départementales de la Mayenne, 1Mi 224

On pourra trouver le texte ci-contre dans le recueil La Chanson française, publié en 1878 et disponible sur le site Gallica de la BNF. On en trouvera le timbre sur le site "Musique et tourisme en baie de Somme", dans une liste de "morceaux de salon" qui donnent grand appétit. Il faut imaginer de tels airs chantés le soir, accompagnés au piano, pour la famille et les amis assemblés.

La chanson française, 1878, p. 61. Source BNF gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5454023k  
Les morceaux de salon en France au XIXe siècle - goninet.philippe.akeonet.com/salon.htm

Alors que les cartes postales envoyées aux soldats sont nombreuses à cultiver les seuls "bons sentiments", presque toutes les chansons sentimentales de l'époque se terminent comme celle-ci : sur un couplet vengeur et guerrier. On pouvait probablement le laisser de côté, comme on choisit ordinairement de le faire aujourd'hui. Ici, la progression des couplets nous y encourage : le vol de l'oiseau exprime d'abord le désir pour la mère de protéger son enfant ; il s'exalte ensuite dans un rêve de délivrance pour les prisonniers ; puis l'oiseau nous transporte dans un paradis d'amour et de paix. Après cela, le couplet final, profession de foi républicaine aux accents vengeurs, nous semble être de pure convention.

Si l'on ne sait rien de son co-auteur, on dispose d'informations sur le compositeur de la chanson. "Poète de la guitare" selon Victor Hugo, Frédéric Trémel ne se contente pas de "donner de la voix" : "il a de l'âme et de l'expression". Ses mélodies, comme on peut en juger, sont à la fois "simples" et "suaves". Il pratique la guitare en virtuose. En tant qu'auteur, c'est un farouche républicain. Dans l'esprit de la révolution française, il considère la guerre comme un mal entretenu par les monarchies environnantes. A ses yeux, ce sont les progrès de la science et de la démocratie qui doivent "donner la paix à l'univers" :

*Peuples, pourquoi cette soif de conquêtes ;  
N'avons-nous pas suffisamment de maux ?  
Quand le progrès doit germer dans nos têtes,  
Pourquoi vouloir singer les animaux ?  
Défendons-nous pour sauver la patrie  
Quand l'étranger surviendra désormais ;  
Mais pour la gloire et pour la tyranie,  
Peuples amis, ne nous battons jamais !*

Album des salons. , A bas les conquérants : chant républicain

Source BNF gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9213465/f2

Biographie de F. Trémel par E. de la Bédollière : gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64983480/f5

## UN VOL LIBÉRATEUR ?

4 - J'ai été saisi de frayeur et de tremblements, et j'ai été couvert de ténèbres.

5 - Et j'ai dit : "Qui me donnera des ailes, comme à la colombe ? Et je m'envolerai, et je me reposerai. (...)

16 - Que la mort vienne sur [mes ennemis], et qu'ils descendent tout vivants dans l'enfer.

Pour symboliser la libération, l'image de l'oiseau est un grand classique. On la trouve déjà dans ce psaume de la Bible, où David invoque Dieu pour obtenir son secours. La libération souhaitée est d'abord intérieure (crainte et tremblement), mais la prière se poursuit jusqu'à demander que la mort descende sur l'ennemi.

Dans cette "guerre moderne" que fut la grande guerre, comment ne pas songer au rôle de l'aviation, d'abord affectée à l'observation, puis aux bombardements ? Comment ne pas penser aux drones de protection, puis d'attaque, dans la guerre permanente et disséminée d'aujourd'hui ?

La bible, psaume 54 (55) - Lemaître de Sacy 1860



cahier suivant →

*de la fange des tranchées trois soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang mêlé des ennemis d'hier sans pardon nous ne voulons de frontières que celles qu'on prend de travers la fraternité demain, c'est notre drapeau de la fange des tranchées dix soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang mêlé des ennemis d'hier sans pardon nous ne voulons de frontières que celles qu'on prend de travers la fraternité demain, c'est notre drapeau de la fange des tranchées cent soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang*

Ellébore présente



## Chansons pour une Ville en guerre



# Les cahiers du spectacle

Cahier 1 - Et cependant, la vie continue...

Cahier 2 - La morale et les bons sentiments

Cahier 3 - Le rire et la censure →

Cahier 4 - Rêve de paix

page 1 : 3<sup>ème</sup> tableau

page 2 : le rire

page 3 : la censure

page 4 : « Dans la tranchée »

Impression « livret » : sélectionnez les pages 18 à 21

*de la fange des tranchées trois soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang mêlé des ennemis d'hier sans pardon nous ne voulons de frontières que celles qu'on prend de travers la fraternité demain, c'est notre drapeau de la fange des tranchées dix soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang mêlé des ennemis d'hier sans pardon nous ne voulons de frontières que celles qu'on prend de travers la fraternité demain, c'est notre drapeau de la fange des tranchées cent soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang*



## Le rire et la censure

### Rire à la ville, rire dans les tranchées

DOMINIQUE - Sans le témoignage des soldats eux-mêmes, il est presque impossible de restituer ce mélange de douleurs exténuées, de sensations prégnantes, de réminiscences traumatiques et de solidarités quasi animales, qui laissent pourtant chacun aux prises avec sa solitude.

PHILIPPE - Côté ville, voici ce que devient un gourbi dans une chanson de café-concert <sup>(1)</sup> :

JANOU *Comme habitations, on a des cottages  
Très avantageux, jugez-en plutôt :*

DENIS *On n' paie pas d'impôt, on n' paie pas d'fermage,  
Et l'on a tout l'temps le derrière' dans l'eau ;*

JANOU *En fait d' mobilier, un lit de fougères,  
Tous ensemble on couch' sans aucun' fierté ;*

PHILIPPE *Alors bien tassés dans sa taupinière,  
On sent ce que c'est qu'la fraternité...*

DOMINIQUE *- Et l'on sent surtout c' que, c'est qu' des poilus,  
Qu'ont pas pu s' laver d'puis trois mois et plus !*

ANNIC - Je ne suis pas sûr que les soldats en permission appréciaient ce genre d'humour...

DENIS - Le genre est connu : c'est un air de comique troupier.

ANNIC - Tout de même, quand on revient de l'enfer, ça ne supporte pas la comparaison...

PHILIPPE - C'était pas ça, l'humour des tranchées, c'était plus froid, plus proche de l'absurde...

DENIS - Et ça ne rechignait ni au calembour, ni au double sens : « Pas plus de 40 obus dans la journée, c'est un petit paradis ! On finirait bien la guerre ici ! »

ANNIC - Faut pas chercher plus loin.

JANOU - « A quoi bon vous creuser la tête ? Un obus le fera bien pour vous ! »

DENIS - « On ne saura jamais combien l'eau bue a pu faire de victimes. »

PHILIPPE - « Oui avant de la boire, il vaut mieux la javelliser. »

JANOU - « Et puis la faire bouillir : deux précautions valent mieux qu'une. »

ANNIC - « Et puis boire du pinard : c'est encore plus sûr ! »

ANNIC - *Le pinard, c'est de la vinasse,  
Ça réchauffe là où ce qu' ça passe*

JANOU - *Vas-y bidasse, emplis mon quart*

TOUS - *Vive le pinard, vive le pinard !*

DENIS - *Sur les chemins de France et de Navarre*

PHILIPPE - *Le soldat chante en portant son bazar*

JANOU ET ANNIC - *Une chanson authentique et bizarre*

TOUS - *Dont le refrain est « vive le pinard »*

DOMINIQUE *seul, désemparé - Le pinard, c'est de la vinasse,  
ça réchauffe là où ce qu' ça passe  
Vas-y bidasse, emplis mon quart  
Vive le pinard, vive le pinard !*

PHILIPPE *allant vers Dom - Un civil m'écrit que j'y envoie  
qu'èqu' chose que j'aurais trouvé sur un Boche...*

DENIS - Envoie-z'y un toto !

ANNIC - Un toto ?

DENIS - Qu'y z'y envoie un pou !

JANOU ET ANNIC - *On tue les poux avec l'insecticide*

PHILIPPE - *On tue les puces avecque du coaltar*

+ DOMINIQUE - *On tue les rats avecque des acides*

Tous - *Et le cafard... en buvant du pinard ! <sup>(2)</sup> Au refrain, tous.*

### Censure et parodie

DOMINIQUE - Pour le moral des hommes, le rire est une arme de guerre. Il permet de parler de tout en multipliant les sous-entendus. Il permet surtout de prendre de la distance avec l'événement, pour contourner l'indicible et supporter l'insupportable.

JANOU - Un des ressorts de cet humour, ce sont les plaisanteries concernant ceux de l'arrière :

DENIS - Tiendront-ils ?

PHILIPPE - Qui ça ?

DENIS - Les civils ... *(rires)*

JANOU - D'ailleurs les civils n'ignorent pas grand' chose du monde apocalyptique des tranchées. Depuis la bataille de la Marne ils savent, comme tout le monde, que la discipline militaire est implacable, et qu'on y fusille sans états d'âme ceux qui se replient au lieu de se faire trouser la peau, même inutilement.

ANNIC - Ils savent que dans ses lettres, leur père ou leur frère ne leur dit pas tout, moitié par crainte de la censure, moitié pour ne pas donner trop de prise à l'angoisse. Chacun a besoin de l'autre pour tenir bon, il faut se ménager.

DOMINIQUE - Mais la censure veille : pas une chanson qui ne passe par son visa, aucune critique de la conduite de la guerre, aucun désir de paix sans victoire ne sont tolérés .

JANOU - Dans ce climat général de censure et d'autocensure, un moyen habile de dénoncer la guerre tout en contournant l'interdit c'est la parodie.

DOMINIQUE - Ça, c'est la recette de Vincent Hyspa, un maître de la parodie. Il a commencé sa carrière au Chat Noir, avec Eric Satie.

JANOU - Vous prenez un air particulièrement langoureux...

DENIS - Un air de Fragson <sup>(3)</sup>, par exemple ? Un crooner de l'époque.

ANNIC - Vous transformez la tranchée en villégiature paradisiaque...

JANOU - Et vous y placez un dandy qui prend la vie tout entière avec humour et légèreté.

DOMINIQUE - Le décalage est imparable

PHILIPPE - Tout le monde a compris que vous vous moquiez d'Anastasie.

DENIS - Anastasie, c'est madame la censure.

(1) *Souvenirs d'Argonne, Jean Deyrmon (Les chansons de la Grande Guerre, p. 71, Berger-Levrault 1916). Sur un air de Christiné pour "Sous Napoléon".*

(2) *Vive le pinard, de Louis Bousquet, musique de Georges Piquet.*

« - Pourvu qu'ils tiennent... - Qui ça ? - Les civils... » Cette boutade est plus qu'une plaisanterie : si le front cède, ce sera d'abord parce que le pays n'est plus en mesure de soutenir l'immense effort, matériel et moral, nécessaire pour le garder actif.

Or le dessin de Forain n'évoque rien de cela : deux poilus devisent tranquillement dans leur tranchée comme s'ils étaient au café du village. L'humour est dans cette permutation. Avec ce mot d'esprit, il s'agit d'entretenir la honte des civils : honte de se plaindre des souffrances pourtant réelles et des privations, honte de risquer si peu, d'être vivants.

Comme le signale Freud dans son étude de 1904, l'humour permet à l'agressivité de s'exprimer dans un monde civilisé. La plupart des dessins d'humour de cette époque sont des dessins satiriques qui prennent pour cible l'ennemi, bien sûr, mais aussi « l'embusqué ». Aux yeux du soldat de tranchée, il en faut bien peu pour être rangé dans cette catégorie. Autant dire qu'on ne rit qu'à demi.

Mais, nous le savons tous, le « pourvu qu'ils tiennent » comporte un troisième degré. Tenir : l'angoisse déplacée par ironie sur les civils est au fond celle des combattants pour eux-mêmes. Dans ces corps ébranlés, éreintés, menacés, l'émotion fait des ravages, elle doit être contenue. La censure qui nous vient du dehors, celle qu'on impose aux "civils", chacun se l'impose à soi-même. Non pour gagner en civilité, comme le suggère Freud. Simplement pour ne pas s'effondrer.

L'humour dans les tranchées révèle ainsi l'ambivalence de la censure. Elle nous est imposée durement, mais on en joue aussi contre soi-même. Lettres intimes contrôlées, propos et postures maîtrisées devant l'autorité, pulsions agressives ou sexuelles inhibées dans la promiscuité : l'humour et la sentimentalité déjouent cette censure, tout en la respectant. Car chacun s'en fait le complice : Au lieu de crier sa trouille, on défie la peur de la mort comme le veilleur de la chanson. Ou, comme le fait Albert Filoche pour ses camarades, au lieu de pleurer la dignité perdue, on chante le grouillement des poux.



### Les Poux

Si je gratte, si je gratte tout le temps  
C'est pour la patrie, ah, c'est pour la France  
Je gratte, je gratte, je gratte tout le temps  
Je suis le gratteur épatant

Le soir au clair de lune  
Nu comme un ver luisant  
Qui le poilu importune ?  
Ce sont les poux charmants

Charron, Nourry, Langlais,  
Et Filoche en passaient  
A c't'ami Pierre Besnier  
C'est l'cabot d'la chambrée

Un pou même s'envola  
Sur le p'tit Puyपालत  
Et dans le coup Pragoust  
En fit un bon ragoût

Albert Ravé d'Oiseau  
S'en met dans le boyau  
Il est bon votre Fristi  
Ça vaut l'macaroni

Albert Filoche - 29 avril 1915 (extrait)



### Le veilleur

Je suis là, en sentinelle  
D'autres dorment, moi je veille  
La tranchée est mon séjour  
Mon périscope à la main  
Nuit et jour soir et matin  
Et je veille, je veille toujours

Je n'ai pas peur de la mort  
Et des blessur's moins encore  
Je dis : c'est chacun son tour  
Et quand je reçois un' balle  
Aussitôt je la signale  
Et je veille, je veille toujours.

Sur moi les obus éclatent  
Mais j'en ris car y'a l'épate  
Un si joyeux troubadour  
Si une de mes mains écope  
L'autre prend le périscope  
Et je veille, je veille toujours

Et si j'ai l'œil droit crevé  
Je crie aux boch's de bien viser  
Sérieux et gai troubadour  
Méprisant la mort qui fauche  
Je regarde avec le gauche  
Et je veille, je veille toujours

Je sers aux boch's de silhouette  
Tout en pensant, ça c'est chouette  
Ils vont te faire faire la roue  
Et quand j'ai des trous partout  
On ne me voit plus du tout  
Et je veille, je veille toujours

Dans un moment de faiblesse  
Si je meurs - e de vieillesse  
Sans espoir et sans retour  
Je veux voir sur mon tombeau  
Mon périscope tout en-haut  
Et je veillerai toujours

René Clozier, sur "Le Clairon" de Paul Derouillede.  
[gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1291730](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1291730)

La chanson de René Clozier est probablement l'une de celles que Filoche et ses camarades ont chantées à Noël 1917 (*Moissons rouges*, p. 222). Elle décrit le soldat aux prises avec la logique imperturbable de la guerre.

On retrouve là le ressort du comique que soulignait Henri Bergson dans ses articles de *La Revue de Paris* consacrés au rire : « les attitudes, gestes et mouvements du corps humain sont risibles dans l'exacte mesure où ce corps nous fait penser à une simple mécanique. » Dans cette chanson, le veilleur se réduit à une mécanique obéissant au règlement sans souci pour sa propre vie. Devenu pantin de chamboule-tout, il fait la pirouette sous les balles de crin lancées le plus fort possible.

Traiter le vivant - le veilleur - comme une mécanique, et la mécanique - la mitrailleuse - comme un organe vivant, c'est le procédé comique de nombreuses blagues, de nombreuses chansons pendant cette guerre. Une manière de mettre l'émotion à distance, dirait Bergson. Une manière surtout d'apprivoiser, en la dénigrant, cette rigueur technique et réglementaire qui les prend au corps, eux pourtant bien vivants, rouages minuscules dans la folle machine de la grande guerre.

Forain - *L'Opinion* + *L'esprit satirique en France* (Berger-Levrault 1916) - [gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65642608](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65642608)  
Johan Testevuide dans *le Rire rouge*, 4 nov. 1916 - [gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6244659q/f10](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6244659q/f10)  
Sigmund Freud - *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient* - Vienne, 1904  
Henri Bergson - *Le Rire*, *Revue de Paris*, janv. 1900 - [gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k17453j/f526](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k17453j/f526)



## Dans la tranchée

De ma tranchée-abri, je vous écris, ma chère,  
Charmant pied-à-terre,  
Ma tranchée est pareille à celles' qu'il y a  
Dans la rue du Qua-  
Tre-Septembre, à Paris ; seulement on n'y voit  
Pas passer le tramway.  
A vivre dans ces trous, comme de vieux termites,  
On devient Trouglodytes.

Il pleut de gros obus, l'air est plein de caresses,  
Il en pleut sans cesse ;  
Il pleut des petits pois, ce légume est vraiment  
Peu tendre à présent,  
Il pleut du feu, du fer, des marmites de plomb,  
C'est un sacré bouillon,  
On ne peut pas sortir. Je n'ai pas, chère amie,  
Le moindre parapluie.

A part ça, tout va bien. Comme sur des roulettes  
Ça barde et ça pète.  
Je ne vois plus rien à signaler sur le front  
Qu'un petit bouton.  
Ce soir nous nous coucherons sur nos positions  
Deux jolis mamelons.  
Je pense à vous... Adieu. Vite je vous embrasse  
De profil et de face.

Dans la sombre tranchée où pour vous je soupire,  
En pinçant ma lyre,  
Les Zéphyrus amoureux, parfumés et légers,  
Entrent sans frapper ;  
Papillonnant ainsi que vous, mon cher amour,  
Ils font trois petits tours,  
Et puis s'en vont vers vous, emportant sur leurs ailes  
Mes frêles ritournelles.

Vincent Hyspa - Sur un air de Harry Fragson pour *Lettre tendre*, de Teddy  
*Les chansons de la guerre, pages d'histoire - 1914-1916, Berger-Levrault*

14 juillet 1918

Il est curieux de constater que l'armée de métier chante plutôt la bombance que le patriotisme. La Marseillaise, les chants patriotiques, comme je l'ai déjà dit, ne sont pas à l'ordre du jour. Les scies, les chansons drôles captivent l'attention poilu.

Et telle est cette chose bizarre, extravagante, que je ne puis m'expliquer, je le répète, lorsque la Marseillaise est mise en marche : immédiatement sifflements, lazzis, hurlements, signifient au chanteur qu'il faut la boucler.

Albert Filoche, *Moissons Rouges*, p. 300

Narbonnais à l'accent marqué, qu'on appelait de ce fait le bon Belge, Vincent Hyspa est un éminent représentant de l'école parisienne du café-concert. Il a fait ses classes au premier "Chat Noir", qui accueillait tout ce que la chanson et la poésie avaient de fantaisiste et d'irrévérencieux. La gloire d'Eric Satie a permis de retenir certains de ses textes (1). Il partageait avec lui un goût prononcé pour la parodie et l'absurde, proche parfois de l'esprit Dada qui naquit de la révolte contre la Grande Guerre.

Début 1915, le front se stabilise et les armées s'enterrent sur des centaines de kilomètres. C'est proprement sidérant, sans exemple dans l'histoire. Sous la férule de la censure, la chanson doit familiariser le public avec cet enfer. On cherche des comparaisons : les tranchées évoquent les travaux du métro qui empoisonnent la vie des parisiens ; le gourbi précaire devenu lieu de vie, c'est une villégiature. Dans "Souvenirs d'Argonne", pour évoquer la tranchée, le gourbi, la promiscuité, le manque d'hygiène, Jean Deyrmon, choisit un air de comique troupié, et termine chaque couplet sur une blague à deux sous. Fraternité pour les Français, coup de pied au cul pour les Allemands : le genre est respecté, mais on ne joue plus. Rire gêné dans la salle...

Hyspa reprend les mêmes comparaisons, les mêmes thèmes, mais il accroît la distance avec l'indicible en s'installant dans la parodie d'une chanson d'amour éthérée : "*Sur la branche embaumée / Au printemps fraîche éclos, / On trouve la rose...*". Et pas question de donner sans détour dans l'absurde, comme il le fait dans "*L'éponge en porcelaine*" : c'est l'immense décalage entre la légèreté du ton et l'insoutenable réalité qui nous convainc de sa terrible absurdité.

Comme les autres, Hyspa commettra quelques chansons plus convenues : "*La perne*" ou "*Le 75*". Mais ce qu'on garde de lui, c'est la désinvolture des fantaisies qu'il oppose à la folie ordinaire des vivants.

Nous sommes appelés à voir — et prochainement, si les nouvellistes disent vrai, une fois par hasard — la création de ce fameux chemin de fer métropolitain qu'on nous promet depuis plus de dix ans, sans que la promesse ait eu le moindre commencement de réalisation.

Le métropolitain nous promènera dans ses interminables tunnels, à je ne sais combien de pieds au-dessous des égouts. On voyageera à la façon des taupes.

Le pointage auquel l'administration vient de se livrer et qui a suggéré tant de couplets aux revues de cette année a constaté que depuis cinq ans, le nombre des véhicules a décuplé dans les rues de Paris. La proportion devant fatalement s'accroître, force serait de jeter par terre un côté de maisons dans chaque rue pour faire place à cet envahissement, si le métropolitain n'arrivait pas à la rescousse.

Résignons-nous donc à devenir des troglodytes de la locomotion. *Le Monde Illustré*, 14/01/1882

Tranchée pour la construction du métro. Les travaux se poursuivent pendant la guerre.

*Le Monde Illustré*, 21 janvier 1899 - gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6228420v/f6

(1) Tendrement, Chez le docteur, l'Omnibus automobile... Partitions sur [imslp.org](http://imslp.org)

cahier suivant →

*de la fange des tranchées trois soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang mêlé des ennemis d'hier sans pardon nous ne voulons de frontières que celles qu'on prend de travers la fraternité demain, c'est notre drapeau de la fange des tranchées dix soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang mêlé des ennemis d'hier sans pardon nous ne voulons de frontières que celles qu'on prend de travers la fraternité demain, c'est notre drapeau de la fange des tranchées cent soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang*

Ellébore présente



## Chansons pour une Ville en guerre



# Les cahiers du spectacle

Cahier 1 - Et cependant, la vie continue...

Cahier 2 - La morale et les bons sentiments

Cahier 3 - Le rire et la censure

Cahier 4 - Rêve de paix →

page 1 : 6<sup>ème</sup> et 14<sup>ème</sup> tableaux

page 2 : la paix par le droit

page 3 : vouloir la paix

page 4 : « La paix universelle »

Impression « livret » : sélectionnez les pages 24 à 27

*de la fange des tranchées trois soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang mêlé des ennemis d'hier sans pardon nous ne voulons de frontières que celles qu'on prend de travers la fraternité demain, c'est notre drapeau de la fange des tranchées dix soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang mêlé des ennemis d'hier sans pardon nous ne voulons de frontières que celles qu'on prend de travers la fraternité demain, c'est notre drapeau de la fange des tranchées cent soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang*



# Rêve de paix

## 5 - La paix des cimetières

DENIS - Vous l'avez compris, le soldat allemand de la chanson n'est pas un « poilu » c'est un « pionnier », c'est-à-dire tout d'abord un pion dans la piétaille des guerres ancestrales.

PHILIPPE - C'est aussi un homme qui avance pied à pied devant les autres : un sapeur. Un soldat harassé mais conquérant.

DOMINIQUE - Seulement dans la chanson, le conquérant devient un guetteur, qui veille sur le pays pour le garder en paix. Et il se demande, comme le philosophe Kant à l'époque de Valmy, si cette paix cherchée dans la guerre ne sera pas tout bonnement la paix des cimetières.

PHILIPPE - Les hommes qui reviennent des tranchées sont littéralement des revenants. C'est près de Massiges, à quelques lieues de cette forêt d'Argonne, qu'en avril 1916 Albert Filoche fit la même bouleversante expérience.

## 14 - Rêve de paix

DOMINIQUE - Après le carnage de Verdun, l'idée d'une paix négociée entre les peuples avait fait son chemin, poussée par les idéaux socialistes de solidarité entre les travailleurs. C'est ce rêve de paix européenne qu'on a tué en 17. Le grand rêve de Kant, l'idéaliste allemand, repris par Léon Bourgeois, le socialiste français : celui d'une société des nations.

JANOU - On en parlait beaucoup dans les tranchées. Notre Albert Filoche s'en fait l'écho en avril 1918 : « Certes dans toute société, il faut l'ordre et la discipline pour faire respecter l'ordre, mais dans certains cas l'autorité devient dominante et prend un ton agressif. Je constate que le militarisme, aussi bien le

nôtre que celui des Boches, est une plaie. Trouveras-tu le moyen, Société des Nations, de mettre un frein à la fureur de ce flot montant ? » (...)

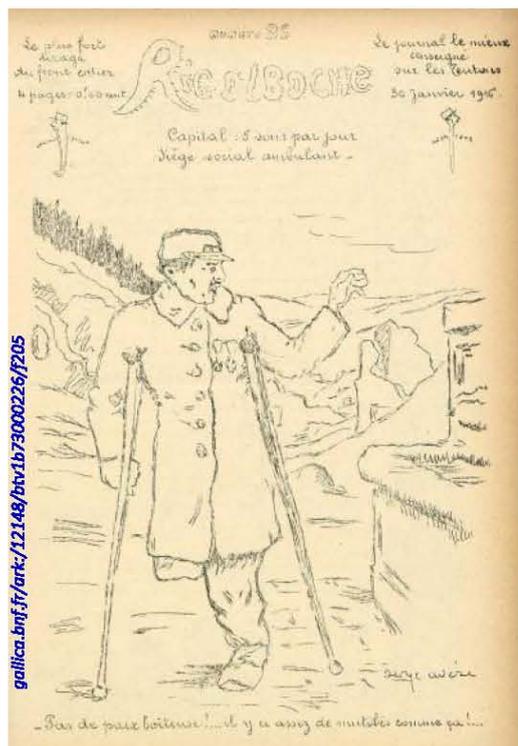
### Le mot de la fin

PHILIPPE - Laissons le mot de la fin à notre guide Albert Filoche, qui mourut gazé en août 1918, au moment même où les Alliés entamaient la reconquête du territoire français :

JANOU - "La guerre, ce sont des êtres humains qui meurent,  
Des bêtes qui crévent,  
des choses qui pleurent ;

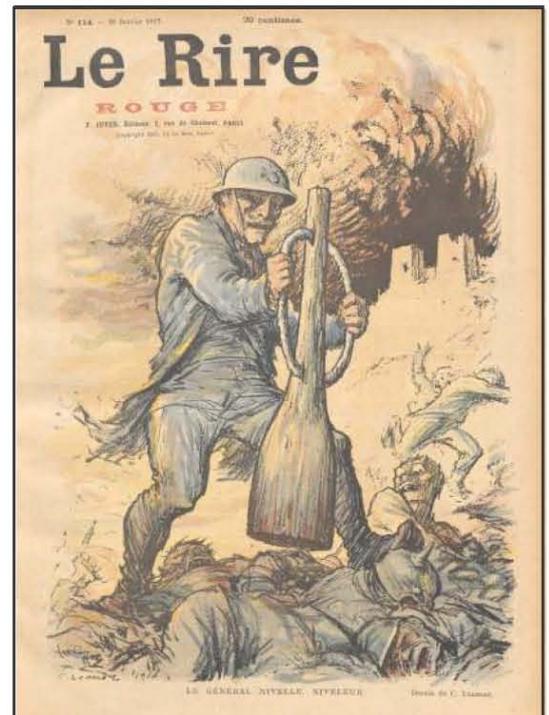
ANNIC - Ce sont nos idées utopistes,  
Rêves grandioses,  
Qui s'anéantissent,  
S'éteignent comme des roses.

DOMINIQUE - La guerre est un défi au génie humain,  
lui disant : cherche.  
Cherche, tu ne connais rien."



gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b73000226/f205

- Bar de paix bocheur !... il y a assez de multibé comme ça !...



Le général Nivelle : un niveleur. Quelques mois plus tard, on lui reprochera d'infliger le même traitement à ses propres troupes...

[Le rire rouge](#), 27/01/1917



Citations d'Albert Filoche : [Moissons Rouges](#), éd. L'Oribus, 26 avril 1918, p. 277 et 8 juillet 1915, p. 29

## A LA PAIX PERPÉTUELLE

Cette inscription satirique, tracée par un aubergiste hollandais au bas de l'enseigne où il avait fait peindre un cimetière, s'adressait-elle aux hommes en général, visait-elle en particulier les souverains insatiables de guerre, ou simplement les philosophes qui se livrent au beau songe d'une paix perpétuelle ?

Cependant, du haut de son tribunal, la Raison, législatrice suprême, condamne absolument la guerre comme voie de droit ; elle fait de l'état de paix un devoir immédiat, et comme cet état de paix ne saurait être fondé ni garanti sans un pacte entre les peuples, il en résulte pour eux le devoir de former une alliance d'une espèce particulière, qu'on pourrait appeler *alliance pacifique* (*foedus pacificum*), différant du *traité de paix* (*pactum pacis*), en ce qu'une telle alliance terminerait à jamais toutes les guerres, tandis que le traité de paix ne met fin qu'à une seule. Cette alliance n'établirait aucune domination d'Etat à Etat ; son seul effet serait de garantir la liberté de chaque Etat particulier qui participerait à l'association, sans que ces Etats eussent besoin de s'assujétir, comme les hommes qui sortent de l'état de nature, à la contrainte légale d'un pouvoir public.

### La paix par le droit

Construire les institutions et les règles de droit qui permettront aux Etats de régler leurs conflits sans recourir à la guerre, telle fut la grande ambition de Frédéric Passy, fondateur en 1867 de la *Société française pour l'arbitrage entre les nations*, et des jeunes lycéens protestants qui, au début des années 1890, posèrent les bases du mouvement "la paix par le droit".

Hérité de Kant, le pacifisme juridique est aujourd'hui le grand oublié dans l'histoire de cette longue période de bouleversements violents. Création d'un tribunal d'arbitrage international actif dès le début du 20<sup>e</sup> siècle, promotion de la *Société des Nations*, puis de l'*Organisation des Nations Unies* : les réalisations qu'il a portées nous sont aujourd'hui indispensables.

Parmi ces militants de la paix, notons la figure de Théodore Ruysen, auteur d'une "Philosophie de la paix" en 1904, partisan en 1913 d'un arbitrage fondé sur la consultation des citoyens d'Alsace Lorraine, fervent défenseur de la *Société des Nations* dans la Ligue des Droits de l'Homme pendant la

C'est la fragilité même des combinaisons de la force qui a donné naissance à la diplomatie nouvelle ; c'est elle qui a pour ainsi dire imposé aux esprits clairvoyants la méthode qui tend à donner une base de droit aux conditions d'existence de chacune des nations et par conséquent aux conditions de la paix internationale.

En multipliant les institutions juridiques, en définissant les droits et les devoirs des peuples dans un état de civilisation véritable, en précisant au besoin ces droits et ces devoirs sur certaines questions comme celle de la guerre sur mer, ces autres diplomates, qui sont les juristes internationaux, se sont, en effet, proposé de donner à l'équilibre du monde la seule base durable que connaisse la conscience et que puisse respecter l'humanité : *le Droit*.

C'est cette diplomatie du droit qui s'est fait connaître au monde dans les deux Conférences de la Paix, auxquelles je m'honore d'avoir passionnément collaboré et qui m'ont laissé les souvenirs les meilleurs de ma vie.

Ah ! les débuts furent difficiles, tous les scepticismes s'unissaient pour nous accabler. Le paysan sème dans le vent, et la neige recouvre son sillon, mais il est sûr que le printemps viendra.

## La paix des cimetières

C'est en 1795 que le philosophe allemand Emmanuel Kant pose cette question, au tout début de son *Essai philosophique sur la paix perpétuelle*. La paix perpétuelle, c'est un rêve de philosophe. Comme le dit déjà Machiavel, vouloir faire de la politique avec de tels rêves, c'est se condamner à être détruit, "parmi tant de gens qui ne sont pas bons". Mais à l'inverse, peut-on faire confiance aux souverains qui entraînent leurs peuples dans des guerres sans cesse plus meurtrières ? Un poilu de 1917 comprend parfaitement la réponse ironique de Kant : c'est vous, souverains, politiques "réalistes", qui faites de la Terre un immense cimetière.

Pour Kant, la paix perpétuelle n'est ni un rêve de cour d'école, ni la cruelle réalité d'un monde voué à la mort universelle, c'est l'idée qui régule et oriente tous nos efforts en matière de droit international. L'idée de paix contient celle de paix perpétuelle : une paix provisoire n'est qu'un armistice. Les prétendus traités de paix ne sont jamais que ruse et mensonge, leurs clauses préparent déjà les guerres futures.

Pour échapper à cette logique mortifère, Kant détaille alors les "clauses" qui découlent de l'idée-même de paix (perpétuelle) : pas de réserve secrète, pas d'armées permanentes, pas d'ingérence, mais au contraire des Etats démocratiques réunis dans un "*Volkerbund*", une alliance des peuples, expression qui traduira plus tard "société des nations" : "une alliance pacifique, différant du traité de paix en ce qu'une telle alliance terminerait à jamais toutes les guerres".

Kant, *Essai philosophique sur la paix perpétuelle*, pages 1 et 21 - [gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k75749w](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k75749w)

Kant, *Idée d'une histoire universelle*, septième proposition

Kant, *le droit politique et la Société des Nations*, Marc Belissa et Florence Gauthier, [socio13.wordpress.com](http://socio13.wordpress.com)

*Le pacifisme juridique : des origines à la Société des Nations* - [blog.bnf.fr/gallica/?p=1426](http://blog.bnf.fr/gallica/?p=1426)



grande guerre et auteur en 1946 d'un article sur la continuité d'intention entre la SDN et l'ONU. Nous sommes bien loin des vaines songeries que les adversaires de Kant reprochaient au pacifisme !

L'*almanach de la paix*, 1913, source BNF [gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5541667v](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5541667v)

Théodore Ruysen, *La Philosophie de la Paix*, 1904 - [gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k548214](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k548214)

*Revue de Métaphysique et de Morale: La force et le droit*, nov. 1914, p. 849. *Une idée en péril : humanité, humanisme, humanitaire*, janvier 1917, p. 95. *Les origines kantienne de la Société des Nations*, 1924, p. 355.

*Les chances de paix durable*, juin 1919, *Revue du mois* n°216, p. 180.

### Le solidarisme de Léon Bourgeois

Dans la continuité du socialisme français, l'action et la pensée de Léon Bourgeois s'organisent autour de l'idée de solidarité. Celle-ci, selon lui, est partout dans la nature : il s'agit de la faire vivre aussi dans la société. Chaque homme "naît débiteur de l'association humaine". Son devoir est une dette envers les autres hommes - d'hier, d'aujourd'hui, de demain -, qui a pour contrepartie les droits sociaux de chacun. Solidarité face à la misère, à la maladie, solidarité dans le travail : autant de devoirs que la société doit pouvoir satisfaire par le développement des droits sociaux, de la prévoyance et de la mutualité. C'est cette même solidarité qui règle les conditions de la paix entre les nations, conduit à refuser la guerre au profit de la conciliation et de l'arbitrage, à promouvoir une société des nations. Là encore, la réponse est dans les progrès du droit, vrai principe d'égalité et de fraternité.

Léon Bourgeois, *Solidarité*, 1896 - [gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k73020r](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k73020r)

Léon Bourgeois, *Pour la Société des Nations*, p. 16, 1909 - [gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4911j](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4911j)

*La guerre du droit*, 1914-1918, *Mille neuf cent* n°23, 2005/1 - [cairn.info/revue-mil-neuf-cent-2005-1.htm](http://cairn.info/revue-mil-neuf-cent-2005-1.htm)

## Le vœu des pacifistes

Il ne paraît pas désirable que des groupements d'idéologues, certainement bien intentionnés, se mettent à discuter au sujet des conditions de la paix. Puisqu'on admet de toutes parts que la seule paix possible doit épargner à nos enfants la dure épreuve que nous subissons, il faut que les alliés écrasent le militarisme allemand et prennent par la force les mesures indispensables pour garantir une longue paix. Le devoir est de participer à l'effort immense des armées et des gouvernements de l'Entente pour arriver à cette fin, sans entraver par des dissertations, des discussions théoriques et des vœux sentimentaux l'activité méthodique, confiante et croissante de ceux qui travaillent à la victoire.

C'est pourquoi nous trouvons regrettable qu'au Congrès de la Ligue des droits de l'homme, un des plus distingués pacifistes de l'Université, M. Ruysssen, ait persuadé aux ligneurs qu'ils devaient transmettre au ministère le vœu que les gouvernements alliés fissent connaître le plus prochainement possible les fins qu'ils se proposent d'atteindre par la victoire.

Au lieu de se borner à l'examen de principes généraux, et à l'énonciation de formules conformes aux tendances connues du pacifisme tel qu'il était en faveur dans certains groupements avant la guerre, M. Ruysssen veut que la Ligue des droits de l'homme engage les gouvernements à fixer la limite où ils s'arrêteront. Est-ce dans la crainte que l'on ne tire pas une assez grande vengeance des violations des droits des hommes et des nations ? Est-ce dans la crainte qu'on ne prenne pas assez de garanties territoriales et coercitives à l'égard de bandits parjures aux traités et aux serments ? Hélas ! il faut plutôt croire que l'idéalisme des ligneurs du pacifisme redoute que l'Entente enfin victorieuse aille trop loin et prolonge la guerre jusqu'au moment où le vaincu sera à sa merci.

Et pourtant pour faire sortir de la guerre qui nous est imposée les germes d'une paix meilleure, il faut que les alliés aillent jusqu'au bout. M. Ruysssen ne peut être d'un autre avis ; seulement il voudrait que l'on rapprochât ce bout.

Mais une telle opération dépend de l'ennemi autant que de nous-mêmes. Il y a deux camps. Tant que les pacifistes n'auront pas persuadé à nos ennemis, qui sont les ennemis du droit de l'humanité et de la paix, qu'ils doivent plier les genoux et se soumettre, les armées et les gouvernements de l'Entente lutteront jusqu'à ce que l'adversaire soit brisé, réduit à l'impuissance de nuire et de commettre de nouveaux crimes. A ce moment-là, et pas avant, les alliés pourront faire savoir les fins qu'ils se proposent d'atteindre par la victoire. La Ligue proteste contre la diplomatie secrète. Ce n'est pas une raison pour faire connaître par avance à l'ennemi les réparations, les garanties et les sacrifices de tout ordre que les vainqueurs exigeront de lui.

D'ailleurs, au deuxième anniversaire de la guerre, M. Ruysssen lui-même a exposé l'attitude du pacifiste français : « Participation sans réserve à la défense nationale, effort désespéré pour tirer de cette guerre,

provoquée par le militarisme prussien, la destruction du militarisme lui-même, la dé faite radicale des forces de pure violence, l'institution d'un régime international, dûment garanti, de justice et de sécurité. »

Les voilà les fins de la guerre. Quand les forces de pure violence auront été radicalement détruites, nous prendrons les garanties pour qu'elles ne se reconstituent pas, mais toutes les garanties nécessaires, même si les pacifistes se mettent à bêler sur le sort des criminels vaincus.

Les crimes de l'ennemi, M. Ruysssen les a flétris et on ne peut vraiment pas penser qu'il songerait un jour à les absoudre, crimes contre le droit, contre les particuliers, contre les nations, contre l'humanité. M. Ruysssen écrit que cette guerre est odieuse et hideuse, mais il doit haïr et il haït plus encore l'ennemi qui l'a rendue inévitable.

Pour tirer de la guerre même la restauration du droit, il faut, écrivait M. Ruysssen il y a trois mois, se garder de bâcler une paix boiteuse et précaire et, il faut aussi, pour éviter une guerre prochaine, consentir « à l'achèvement victorieux de l'horrible épreuve. » Tout en mettant en garde chacun contre une résignation nonchalante, le distingué pacifiste écrivait : « La guerre, soit, avec tous ses maux, aussi longue qu'il le faudra ; mais que cette guerre, d'autre part, ne dure pas un jour de trop ! »

L'heure n'est pas venue de la paix. La guerre dure, elle durera tant qu'il le faudra, c'est-à-dire qu'elle se prolongera, suivant des circonstances que personne ne peut connaître, jusqu'au moment où nous serons certains d'obtenir de l'ennemi vaincu toutes les garanties de réparation et de paix. Si l'on connaissait les circonstances de la guerre en 1917, et la résistance des forces matérielles et morales à maîtriser et bien d'autres éléments du problème à résoudre, on pourrait peut-être satisfaire la curiosité des pacifistes quant aux fins de la guerre et livrer à la discussion des gens de l'arrière les clauses du traité de paix...

Que M. Ruysssen veuille bien se contenter de gémir sur ce conflit tragique qui a subitement fait évanouir le rêve sentimental de la paix universelle et placé les pacifistes en présence des rudes contingences de la réalité. Ses sentiments personnels, il le déclare, importent peu ; seuls importent le rétablissement du droit et le salut du pays. Or pour arriver à ces fins, il faut employer les moyens, tous les moyens nécessaires.

La guerre terrible eut été plus courte si elle avait été mieux prévue et préparée. Les hommes que M. Ruysssen connaît, qui se réunirent à Bruxelles, le 31 juillet 1914, le jour même où l'Allemagne se déclarait en état de siège, et qui affirmaient notamment qu'on ne pouvait pas faire retomber exclusivement sur l'Autriche-Hongrie les responsabilités de la crise et encore que l'alliance franco-russe était un danger, ont eu peut-être une trop grande influence en France. Nous leur devons une part d'impréparation. S'étant trompés grossièrement sur les causes du conflit, il est préférable qu'ils n'imposent pas au gouvernement leurs suggestions sur les fins de la guerre.

OCTAVE AUBERT.

*Ouest-Eclair, 27 novembre 1916 - gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6449172*

Dans les revues du temps de guerre, contrairement à ce qu'on pourrait penser, on parle assez librement de tout. La presse régionale se fait l'écho de ces grands débats, mais elle s'y comporte en censeur et tient un rôle de meneur d'opinion.

En cette fin 1916, il s'agit des buts de guerre : faut-il les dévoiler ? doivent-ils être compatibles avec une entente future des peuples européens ? Fidèle à l'esprit kantien du pacifisme juridique, Ruysssen demande qu'ils soient exposés avec la plus grande clarté. Plutôt que d'instruire ce débat, l'éditorialiste d'*Ouest-Eclair* ne présente les positions de Ruysssen que pour les dénigrer et déplore que des "idéologues" se penchent sur de tels sujets. A qui seraient-ils donc réservés ?

On lisait aussi dans les tranchées, et des journaux de toutes sortes. Si bien qu'Albert Filoche acquiert un jugement probablement plus libre que bien des Mayennais. Il prend ses distances avec les mutinés de 17, mais il juge sévèrement le refus de toute négociation un an auparavant.

Comment terminer la guerre ? La question se pose de manière insistante à partir de décembre 1916 : l'empereur allemand propose de négocier, le président américain demande aux adversaires de dévoiler leurs buts de guerre. On parle de paix partout : en ville, mais aussi dans les tranchées.

Négocier ou mettre d'abord l'adversaire à genoux ? Dès novembre, la question est débattue au congrès de la *Ligue des Droits de l'Homme*. Dans cette période de guerre, on y débat des conditions d'une "paix durable". L'idée d'une paix garantie par la création d'une société des nations est un point d'accord : "Cette guerre doit se terminer par l'installation de ce régime nouveau que nous avons le courage, nous, d'appeler par son nom : la Société des Nations" (Ferdinand Buisson). Très bien, mais comment la bâtir quand on a le couteau sous la gorge ? Et que vaudra-t-elle si on la fonde sur l'écrasement de l'adversaire ? La solution n'est-elle pas dans l'arbitrage ? Malgré une opposition virulente, le congrès se rallie au principe délétère d'une victoire préalable.

*Le congrès de 1916, 2<sup>e</sup> séance, p. 45 - gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1099238*

LE 31 DÉCEMBRE 1917 à Ambonnay (Marne)

Janvier 1917 ! Qu'ai-je écrit en ce jour ? Je ne me rappelle plus. Mais j'ai assisté depuis à la mort de plus d'un camarade ; j'ai entendu leurs râles, leur agonie. J'ai assisté à plus d'un combat ; j'ai vu maintes fois la camarade me rire dans les yeux... J'ai vu... et j'ai survécu. Non, je croyais, je prévoyais que la guerre ne finirait pas et cependant, j'escroptais quand même la fin de l'horrible cauchemar. Un désir intérieur s'emparait malgré moi, de voir enfin arriver La Paix.

« Est-ce que vraiment ? » Je m'adresse aux hommes compétents qui tenaient les rênes, « Est-ce que, après Verdun 1916, on ne pouvait pas l'avoir cette Paix ? » Je l'ai toujours cru, je le crois encore. Qu'ils soient maudits ceux qui, pour un prétexte à eux, ont fait durer et continuer le conflit. Qu'ils soient maudits aussi, ceux qui trahissaient pendant que les camarades mouraient sans essayer même de chercher à saisir. On objectera : « Nous ne savions pas les affaires de Russie, de Roumanie, d'Italie ». Oh ! Vous, hommes, qui doutez de l'existence de Dieu ! Vous n'avez pas prévu...

Après Verdun 1916, l'Allemagne battue offrait la paix. Chauvins, vouliez-vous l'anéantir ? Ah ! Prévoir... L'année meurt et devant nous surgit une Allemagne nouvelle et presque victorieuse et nous sommes en présence de ses menaces. L'année dernière, à pareille époque, nous devions faire la paix. Aujourd'hui, nous ne pouvons plus. Il nous faudra lutter toujours et surtout par nous-mêmes. Le rappel des vieilles classes, les énergiques mesures que prend Clémenceau, nous le disent clairement. Nous seuls soutiendrons le principal choc des Empires centraux. Leur pénurie de vivres, de diverses matières. Peut-être, mais allons donc, on dit cela aux civils et à ceux qui ont peur de la vérité. La vérité réelle est inscrite dans nos buts de guerre : restitution de l'Alsace-Lorraine, indemnités, écrasement du militarisme prussien. Nous ne traiterons jamais avec les Hohenzollern. Nous lutterons. Et je le dis hautement par ce que j'ai pu étudier près des camarades, les poilus grogneront mais lutteront avec leur bravoure coutumière.

*Albert Filoche, Moissons Rouges, p.219*

# La paix universelle

Air : un oiseau qui vient de France

[Notre ami le czar a parlé  
Sa voix a troublé le vieux monde  
Et le sol d'Europe ébranlé  
Frémit d'une atteinte profonde  
Ô guerre, toi qui te repais  
De nos enfants, mère marâtre  
Monstre de bronze aux pieds de plâtre  
Le czar vient t'opposer la paix.]

Refrain :

Il se lève une aube nouvelle  
Espérons ! Peut-être demain  
Verra parmi le genre humain  
Régner la paix universelle (bis)  
Ils se tairont, les lourds canons !  
La haine va briser son glaive,  
Soldats de fer, vos bataillons  
Vont fondre au soleil qui se lève !  
L'Aurore a remplacé la Nuit  
Noire et sinistre des batailles  
Et le rouge feu de la mitraille  
S'éteint dans le jour qui luit

Là-bas, dans les sanglants sillons  
Arrosés du sang de nos frères,  
Le soleil darde ses rayons  
Destructeurs des futures guerres.  
Peuples rivaux et divisés,  
Que la paix, enfin, vous féconde.  
Qu'ils trinquent ensemble à la ronde,  
Les vieux états civilisés !

[Et nous Français, nous dont le flanc  
Pendant une dernière guerre  
Fut par le cruel allemand  
Terriblement meurtri naguère,  
Que pour vivre amis désormais  
L'ennemi, perdant toute haine,  
Nous rende l'Alsace-Lorraine  
Comme un loyal gage de paix.]

Cette chanson a été recueillie par Denis Le Vraux, soigneusement calligraphiée dans un cahier de soldat de la région angevine. Quand le canon ne tonnait pas trop, l'attente de la relève était souvent très longue : on écrivait beaucoup. De nombreuses photos recueillies aux Archives de la Mayenne nous le montrent. Parmi ces écrits, les cahiers de chanson.

L'air choisi est celui d'une chanson qui entretient la nostalgie des provinces perdues après la défaite de 1871 : "Un oiseau qui vient de France". Son auteur, Camille Soubise, est le co-auteur de la "Chanson des blés d'or". Frédéric Boissière a composé de nombreuses mélodies, souvent pour le piano des salons bourgeois.

[gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1310912g](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1310912g)  
[delabellepoqueauxanneesfolles.com/Cestunoiseau.htm](http://delabellepoqueauxanneesfolles.com/Cestunoiseau.htm)  
Sur Soubise : [appl-lachaise.net/appl/article.php3?id\\_article=2470](http://appl-lachaise.net/appl/article.php3?id_article=2470)

Dans ce texte anonyme, l'espérance de paix est rapportée à la révolution russe qui, début 1918, débouchera sur une paix séparée. Espoir d'une révolution sociale qui s'étendrait à l'Europe entière, mettant fin aux rivalités et aux guerres entre les peuples. Le ton n'est pas celui de la dénonciation violente comme dans la Chanson de Craonne :

*Ceux qu'ont l' pognon*

*Mais c'est fini*

*Ceux-là r'viendront*

*Car les trouffions*

*Car c'est pour eux qu'on crève*

*Vont tous se mettre en grève*

Au contraire, le ton est religieux, il évoque un cantique de résurrection, de fin d'apocalypse : "Alors, je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle"... Le "monstre de bronze aux pieds de plâtre", c'est le fameux "colosse aux pieds d'argile" du livre de Daniel, dans la Bible : le roi de Babylone voit en songe une immense statue d'airain dont les pieds sont en argile. Une pierre lancée suffit à la déséquilibrer, elle s'effondre et se disloque. Et de la pierre lancée naîtra une montagne. Dans la chanson, ce colosse de métal, ce Léviathan qui écrase les hommes et les peuples, ce ne sont pas les puissances financières et politiques, c'est la guerre universelle, avec ses armes infernales. Les hommes des tranchées en sont l'argile, le socle, et il suffit qu'ils se soulèvent pour que s'effondre le colosse et que se dresse la nouvelle montagne, celle du socialisme et de la fraternité universelle. On pourrait dire, avec Albert Filoche : la paix ne viendra pas des prodiges de la technique, mais de la glaise des hommes dans les tranchées.

Outre ce couplet, nous avons délaissé le dernier, bien qu'il ne soit pas de pure convention : loin de conserver les accents vengeurs habituels, il fait référence à la seule restitution des deux provinces perdues, dans un accord "loyal" scellant la paix et l'amitié entre les deux peuples. Nous sommes loin, par exemple, des prétentions de l'angevin René Bazin, et plus proches au contraire de notre Albert Filoche.

[La Bible, Daniel, 2.31-35 - Apocalypse, 19.17 et 21.1](#)

Nous souhaiterons à la France la victoire, non pas transactionnelle et incomplète, mais totale, suivie d'une paix garantissant la paix, qui ne fera pas seulement rentrer dans la patrie les victimes des défaites de 1870, mais qui achèvera la formation de la patrie française, accomplira le dessein séculaire de la politique, et lui rendra son fleuve-barrière, le Rhin, au delà duquel, au lieu d'un Empire d'Allemagne, il n'y aura plus que des États allemands dissociés. Mais cette victoire magnifique, pour être obtenue, suppose une nation très unie et, pour durer, une nation saine et bien conduite.

Ecrivain angevin devenu académicien, René Bazin est un fervent partisan de l'ordre moral. Pour lui, contre toute évidence, la Grande Guerre est celle du christianisme contre la barbarie. Les buts de guerre qu'il propose sont ceux d'une guerre de conquête et d'écrasement de l'ennemi : frontière de la France sur le Rhin, démantèlement de l'Empire allemand.

[Messidor, la grande guerre par les grands écrivains, 5 janvier 1917, p. 786.](#)  
[Aujourd'hui et demain, 1916. Sources BNF-BDIC, gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65312949](#)

[Albert Filoche - 19 mars 1917](#)

On nous dit aussi que le Petit Père de Russie est balancé : surprise. Ce que les Allemands vont rire. Serait-ce le début des révolutions intérieures qui suivront infailliblement ? Le rouleau russe fut un mythe ! / "Tant mieux !", disent les poilus, "si la révolte russe amène la fin de cette boucherie."

[15 mai 1917](#)

La Russie aurait signé la Paix, j'en doute encore. Et on

ajoute, pour compléter la tinette\* : Roosevelt\*\* va nous amener cent mille hommes. Si la Russie nous plaque, ce sera des millions d'Américains qu'il faudra et dans trois ans nous serons encore en guerre. Et les Français qui resteront, vous en ferez le compte. Comme je le disais l'an dernier, il y a de la marge entre ces mots "battre et anéantir" et nous aurions dû "causer" il me semble au mois de janvier dernier.

\* rumeur bonne pour le seu de toilette. \*\* Wilson est confondu avec l'ancien président.

[Jocelyne et Michel Dloussky, Moissons Rouges \(L'Oribus\), p. 126 et p. 151](#)

la chanson finale →

*de la fange des tranchées trois soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang mêlé des ennemis d'hier sans pardon nous ne voulons de frontières que celles qu'on prend de travers la fraternité demain, c'est notre drapeau de la fange des tranchées dix soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang mêlé des ennemis d'hier sans pardon nous ne voulons de frontières que celles qu'on prend de travers la fraternité demain, c'est notre drapeau de la fange des tranchées cent soldats se sont levés leur ombre vient s'accrocher au trémail des barbelés mon dieu que la mort est dure combien faudra-t-il marcher pour laver le sang impur dont se couvrent nos souliers sang des hommes sans espoir sans vie sans horizon sang*

Ellébore présente



## Chansons pour une Ville en guerre





"Chansons pour une ville en guerre" accompagne l'exposition "Moissons rouges, un Mayennais dans la Grande Guerre", qui présente le parcours

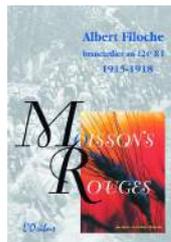
d'Albert Filoche dans la Grande Guerre, en lien avec des photographies originales de la vie dans son régiment à la même époque. Les Archives Départementales de la Mayenne ont encouragé et soutenu ce spectacle.



Ce spectacle a reçu le label de la Mission du Centenaire de la Grande Guerre.



Sans le formidable site de la BNF, Gallica, nous n'aurions pas pu réaliser ces cahiers relais. Accès par les liens actifs dans la version électronique des cahiers.



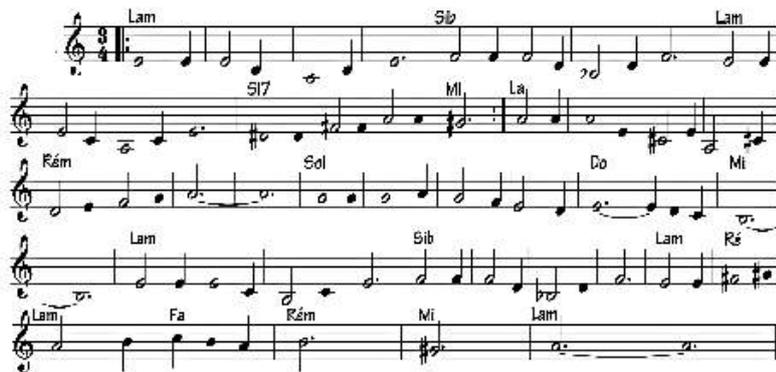
Un grand merci à l'Oribus, dont les publications sont précieuses pour la connaissance de l'histoire locale, et à Jocelyne Dloussky, qui nous a guidés dans la lecture d'Albert Filoche et dans l'histoire de cette période.

## La complainte des trois soldats

Chanson nouvelle composée pour le spectacle d'Ellébore 2014

«Chansons pour une ville en guerre»

Paroles : Dominique Boulmer Musique : Denis Le Vraux



*De la fange des tranchées  
Trois soldats se sont levés,  
Leur ombre vient s'accrocher  
Au trémail des barbelés*

*Mon Dieu, que la mort est dure !  
Combien faudra-t-il marcher  
Pour laver le sang impur  
Dont se couvrent nos souliers ?*

*Sang des hommes sans espoir, sans vie, sans horizon  
Sang mêlé des ennemis d'hier, sans pardon  
Nous ne voulons de frontières  
Que cell's qu'on prend de travers :  
La fraternité demain, c'est notre drapeau !*

*De la fange des tranchées, dix soldats se sont levés...*

*De la fange des tranchées, cent soldats se sont levés...*

## Pour aller plus loin

### Allier recherche et création

Ellébore est un groupe de recherche en Arts et Traditions populaires créé en 1977. Après les chansons, musiques et danses **traditionnelles d'Anjou** et sud-Mayenne, Ellébore a contribué à la redécouverte de la navigation en Loire. Elle a accompagné **le retour aux « voiles carrées »** avec la création d'un **répertoire chanté** propre à la marine de Loire. Tout en participant à de nombreux **projets collectifs** (Angers en chansons, **les Ardoisières**, Loire – Niger), Ellébore poursuit, avec Denis Le Vraux, des recherches sur la fabrication des instruments anciens.

En Mayenne, Ellébore a travaillé avec les Archives Départementales (musique traditionnelle en sud-Mayenne et ce spectacle), les musées de Laval (1997, « Un balcon sur l'eau brune » **sur le bateau-lavoir**), le musée du château de Mayenne (**Denis Le Vraux, la muse en os**).

### Apprendre avec le public

Créé d'abord à la demande d'historiens de l'Oribus, ce spectacle ne se contente pas d'accompagner en chansons les commémorations. Il s'appuie sur ces chansons pour proposer, dans de brefs dialogues, un regard à la fois riche et sensible sur les grandes questions que cet immense et tragique bouleversement nous pose encore aujourd'hui.

Conçu pour être présenté aussi bien dans des petites salles de spectacle que dans des salles de réunion, il est suivi d'un échange avec le public, lui aussi en chansons.

Pour initier et prolonger le débat, nous souhaitons la participation d'intervenants locaux : historiens, enseignants, animateurs... Ce **recueil de « cahiers »** est réalisé à leur intention. Dans le même esprit, pour aller plus loin avec le public, une **"causerie chantée"** peut être organisée en amont ou en aval du spectacle.

